

1

REP 1193 p

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLIX^e ANNÉE

REVUE
DES
ÉTUDES ANCIENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME XXIX

N^o 2

Avril-Juin 1927

C. JULLIAN
Notes gallo-romaines
CXIV

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Grenoble : A. GRATIER & C^o, 23, GRANDE-RUE

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^o, 4, RUE HALDIMAND

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e

C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VII^e

130066

SOMMAIRE

R. Vallois, *L'Héraklès archer de Sardes* 145
L. Herrmann, *La tradition, le texte et le sens de la deuxième épigramme de l'Appendix Vergiliana* 151

ANTIQUITÉS NATIONALES

C. Jullian, *Notes gallo-romaines : CXIV. Au champ magique de Glozel (I à V)* . . . 157
A. Blanchet, *Un moule de terre cuite trouvé à Sancerre* 187
G. Chenet, *Un alphabet gallo-romain sur vase de la « Seconde période céramique d'Argonne » dans un « dépôt funéraire » du IV^e siècle* 190
R. Clément, *Un compte d'un briquetier gallo-romain du pays de la Moselle* . . . 205
C. Jullian, *Chronique gallo-romaine* 208

VARIÉTÉS

H. Daudin, *Notes sur le « Timée » de Platon* 211
L. Speleers, *Textes des Pyramides* 221

BIBLIOGRAPHIE

H. DE GENOULLAC, *Céramique cappadoicienne* (Ch. Picard), p. 225-226. — Sardis, X, 1; TH. L. SHEAR, *Architectural terra-cottas* (G. Radet), p. 226-228. — Délos, IX; M. BULARD, *Revêtements peints à sujets religieux* (F. Courby), p. 229-231. — P. JOUGUET, *L'impérialisme macédonien* (G. Radet), p. 231-233. — J. E. SANDYS et S. G. CAMPBELL, *Latin Epigraphy* (M. Besnier), p. 234-235. — Juvénal, trad. M. GIRIEUD (A. Boulanger), p. 235-237. — M. CORNÉA, *Homo* (C. Jullian), p. 237.

CHRONIQUE DES ÉTUDES ANCIENNES

Aryen et dravidien (A. Cuny), p. 238. — Les fouilles de Corinthe (R. Vallois), p. 238. — Publications nouvelles adressées à la Revue 239

GRAVURES

Métope de l'Héraklès archer à Sardes (restitution), p. 148. — Signes magiques de Glozel, p. 158, et de Rognac, p. 163; inscriptions des briques de Glozel, p. 167, 170, 173, 181; clef sur tête de hache, p. 164; bas-relief d'Aquilée, p. 176. — Moule de Sancerre en terre cuite, p. 187; lettres du moule de Sancerre et signes de Glozel, p. 188 et 189. — Vases de Lavoye, p. 191 et 200; alphabet de Lavoye, p. 201; urne et alphabet de Mayence, p. 202; *Lagona* et alphabet de Maar-Trèves, p. 203. — Inscription de la tuile de Leinstroff, p. 205.

PLANCHE

II. Le plat alphabétique de Lavoye (Meuse).

DIRECTION ET REDACTION

ANTIQUITÉ CLASSIQUE
M. Georges RADET
9 bis, rue de Cheverus
BORDEAUX

ANTIQUITÉS NATIONALES
M. Camille JULLIAN
30, rue Guynemer
PARIS (VI^e)

Droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

*A. Edmond Pottier
d. l. F. Pottier
en affectant à
Monsieur le
Camille Jullian*

NOTES GALLO-ROMAINES

CXIV

Copyright by Camille Jullian 1927.

JULLIAN

1

NOTES GALLO-ROMAINES

CXIV¹

AU CHAMP MAGIQUE² DE GLOZEL³.

Je ne crois pas qu'il existe, dans le monde classique, un gisement de sorcellerie aussi complet que celui de Glozel⁴. Inscriptions sur briques, signes sur pierres, gravures d'animaux propices ou fantastiques, amulettes de tout genre, simulacres pour envoûtement, vaisselle de sorcière, verroterie talismanique, tout y est de ce qui était nécessaire aux opérations magiques. Et ce qui ajoute à l'intérêt de ce gisement, c'est qu'il est en un des recoins les plus reculés de la Gaule, et des derniers temps de la domination impériale. Aussi méritait-il plus qu'un article; et l'érudit qui en tirera la matière d'un livre aura rendu un incomparable service à la science des suprêmes manifestations de la vie païenne. Nous ne pouvons ici qu'effleurer le sujet par de rapides analyses⁵.

1. Fragments de communications faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres les 5 et 12 novembre 1926. J'indique dans les notes les compléments ou rectifications que j'ai pu apporter par suite de ces communications.

2. Je dirais volontiers en latin *campus feralis*, en rapprochant de *officina feralis* (cf. ici, p. 165, n. 6).

3. Cf. *Revue*, 1926, p. 23, 258, 265, 361, 366; 1927, p. 59.

4. Les trois gisements qui sont les plus riches, mais moins variés que Glozel, sont ceux d'Alvão en Portugal (en dernier lieu Mendes Corrêa, dans les *Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Antropologia*, t. III, Porto, 1926; ici, p. 208), celui de Tell Sandahannah en Palestine (Bliss et Wünsch, dans *Excavations in Palestine*, 1902, p. 62 sq., p. 158 sq.), et celui de Pergame (ici, p. 159, n. 1, p. 162). Sur celui de Baarburg en Suisse, cf. p. 209.

5. Une fois pour toutes, je renvoie, pour le commentaire des différentes pièces de Glozel, au précieux recueil de Hopfner, auquel je ne reproche que de faire une trop petite place aux éléments archéologiques: Hopfner, *Griechisch-Ägyptischer Offenbarungszauber*, 2 v., Leipzig, 1921-1924, dans les *Studien zur Paläographie und Papyruskunde* de Wessely, t. XXI et XXIII.

I. — NOTE VEL CHARACTERES

Comme toutes les inscriptions magiques¹, et en particulier

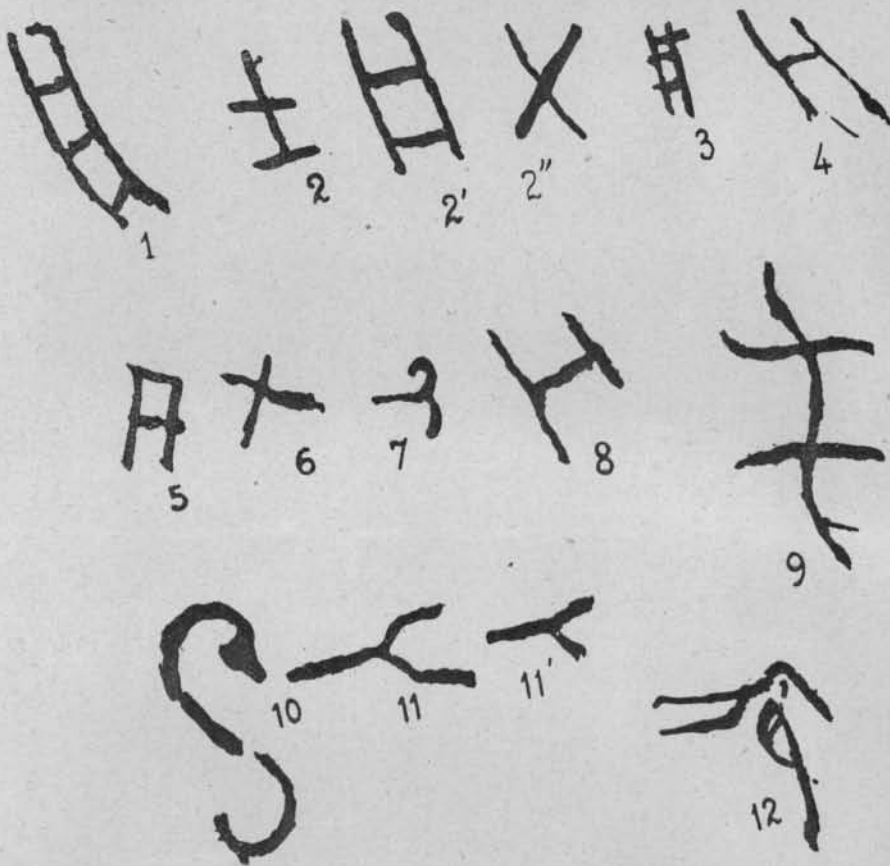


FIG. 1. — Signes magiques (grandeur de l'original).

1. Et aussi un grand nombre de papyrus (voyez en particulier la liste donnée par Hopfner, t. I, § 821, p. 223); de même les gemmes et pierres, en particulier gnostiques (outre Matter, ici, p. 159, n. 1, King, *The Gnostics and their Remains*, 1864, en particulier pl 8, n° 1, pl. 11, n° 5; etc.); et encore les manuscrits astrologiques, trop peu examinés (*Catalogus codicum astrologorum Græcorum*, en particulier t. X, 1924, p. 90 sq.), sans parler de certains monuments archéologiques dans le genre de la sphère magique d'Athènes (*Bull. de corr. hellénique*, t. XXXVII, 1913, p. 249); etc. — La nécessité d'ajouter à une inscription d'envoûtement des « caractères » magiques est indiquée en particulier par le grand papyrus de Paris (406 sq., Wessely; cf. Kuhnert, *Rhein. Mus.*, t. XLIX, 1894, p. 53), par le papyrus d'Oslo (*Éitrem, Pap. Osl.*, 1925, p. 11), etc.

celles du Bas-Empire¹, les documents de Glozel² entremêlent aux lettres ordinaires des signes étranges³, mystérieux pour nous, mais sans doute fort compréhensibles du tenancier du lieu et de ses clients. En voici quelques-uns, tels que j'ai cru les reconnaître d'après les photographies obligeamment communiquées par M. le docteur Morlet. La liste en pourra, sans doute, être complétée⁴, et le sens en être discuté : car sur presque tous les points de la magie gréco-romaine nous ne sommes encore qu'au début du travail scientifique (voir *fig. 1*)⁵.

I. L'échelle, sous différentes formes⁶. Pour ce signe, aucun doute n'est possible⁷. Il apparaît ailleurs sur un très grand

1. En particulier les recueils de Wünsch, dans les deux publications : *Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom*, 1898 (cf. p. 98-102), inscriptions que Wünsch place vers 400; *Antikes Zaubergerät aus Pergamon*, 1905, *Ergänzungsheft VI* du *Jahrbuch des K. D. Arch. Inst.* (cf. p. 31-35), inscriptions que Wünsch place vers la première moitié du III^e siècle. Comme documents plus anciennement publiés, Matler, *Hist. crit. du Gnosticisme, Planches*, 18.8. Cf. Audollent, *Deflexionum tabellæ*, 1904, p. LXXII-III.

2. Je ne parle ici que des signes magiques qui s'intercalent parmi les lettres des inscriptions. Mais il est certain que les vases ou lampes de Glozel doivent présenter, comme préservatifs, des signes absolument similaires. MM. Morlet et Fradin signalent en particulier sur ces objets : dessins cornus (croissants? I, p. 30-31, 33), roue (I, p. 34), croix (III, p. 28), fourche? (III, p. 29; cf. ici, p. 160), ligne en forme de S (III, p. 29; cf. ici, p. 161). Nous en reparlerons.

3. C'est ce que les textes appellent *notæ* ou *characteres*. Voyez en particulier saint Augustin, *De doctr. Christ.*, II, 20, 30 (P. L., t. XXXIV, c. 50) : *In quibusdam notis quos characteres vocant*. Je crois d'ailleurs qu'Augustin applique ces expressions non pas aux objets nettement représentés, comme ceux que nous allons voir, mais aux pseudo-lettres dont nous parlerons plus loin (p. 161). Et ce sont ces pseudo-lettres qui avaient vraiment un caractère de salut, et qu'un papyrus (papyrus Parthey, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1865, I, 1. 268, p. 127) appelle *ῥυστικοὶ χαρακτῆρες* (die rettenden Zeichen, dit Wünsch, *Perg.*, p. 31). Dans le même sens, je crois, Porphyre chez Eusèbe, *Præp. evang.*, V, 15, 1-2, P. Gr., t. XXI, c. 349 (τὰ σώματα τῶν χαρακτῆρων) et Porphyre chez Jamblique, *De mysteriis*, III, 13 Parthey. Cf. les textes d'Apulée, ici, p. 165, n. 7; autres, p. 158, n. 1, etc.

4. Je n'ai pas eu entre les mains les photographies de tous les objets gravés; et ceci ne peut être qu'une première étude, qui sera sans doute complétée après la publication définitive de l'ensemble des découvertes. — Je dois, bien entendu, exclure de mon examen les signes gravés sur les deux grandes inscriptions (fasc. III des publications de Morlet et Fradin, fig. 34 et 35, p. 32-33), que je crois fausses (cf. *Revue*, 1926, p. 362, n. 1; 1927, p. 59 et 210).

5. Ce qui nous manque, ce sont des descriptions un peu détaillées des pratiques magiques, dans le genre de celles que donne Ammien Marcellin pour l'année 371 (XXIX, 1, 29 sq.); voyez la reconstitution de la scène par Wünsch, *Perg.*, p. 47-48.

6. Fradin et Morlet, II, fig. 12 (notre n° 1), fig. 13 (notre n° 2'), fig. 15 (notre n° 4), III, fig. 51 (notre n° 3); notre n° 5 me paraît inédit.

7. Mais un travail d'ensemble sur la pratique de l'échelle en sorcellerie fait défaut. Ce n'est qu'un point de départ que le mémoire de Wieseler, *De scalæ symbolo apud Græcos aliosque populos veteres*, Göttingue, 1863; et le résumé de Wünsch (*Seth.*, p. 99-100) est trop sommaire, encore qu'il ait bien vu qu'il s'agit d'un instrument de sorcellerie. — Sur l'échelle, en dernier lieu, A. B. Cook, *Zeus*, II, 1925, p. 114 sq. (mais à un point de vue différent du nôtre).

nombre de tablettes magiques, en particulier des derniers temps de l'Empire¹; et il représente l'échelle réelle, qui ne faisait sans doute jamais défaut dans les ateliers de sorcellerie, et que d'assez nombreux textes classiques mentionnent à des époques de l'Antiquité fort différentes².

II. Le fouet, celui-ci encore assez nettement dessiné³. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne cessa d'être, dans l'Antiquité, l'un des instruments les plus familiers au monde de la sorcellerie⁴.

III. Un instrument dont nous n'avons que deux formes, schématisées à l'extrême⁵, et dont je ne saurais dire s'il était lit, litière, brancard ou toute autre chose. Je suppose provisoirement qu'il s'agit du fameux grabat des sorciers⁶.

IV et V. Deux instruments assez peu distincts qui peuvent être, l'un (n^{os} 11 et 11') plutôt une fourche⁷, l'autre (n^o 7) plutôt un crochet⁸. On trouve des crochets, je ne sais sous quelle forme, dans les tablettes de Seth⁹, et il s'en présente,

1. Wünsch, *Seth.*, n^o 11 (p. 12), p. 28 (n^o 20 b), p. 40 (n^o 29). Les échelles de ces inscriptions sont d'ordinaire à crochets (cf. notre n^o 2', qui n'a d'ailleurs qu'un crochet) et fortement stylisées.

2. Aristophane, *Grenouilles*, 618-619: Ἐν κλίμαξιν δῆσας; Élien, *Variæ historie*, II, 29 (nous reviendrons sur ce texte, p. 175); Eustathe, *Ad Homerum*, p. 1669 (*Od.*, p. 412-413 de l'édition de Leipzig); Suidas, au mot Κλίμαξιζειν (c. 2124, Gaisford), lequel indique nettement le rôle magique qu'il faut assigner à l'échelle: Κλίμακος... ἥτις οὖσα ὄργανον βασιανιστικὸν διαστρέφει τὰ σώματα. Et c'était si bien un instrument de maléice, que l'on disait κλιμαξιζειν τοὺς νόμους dans le sens de « torturer les lois » (Dinarque, fragm. 35, Didot, conservé par Suidas, *ibid.*). — Nous reviendrons sur l'échelle en sorcellerie, p. 174-175.

3. Je donne (notre n^o 12, d'après Morlet et Fradin, II, p. 7, fig. 9) ce qui me paraît se rattacher à la figuration du fouet. Je me demande s'il n'y a pas deux fouets, l'un replié, l'autre déplié et en action; mais il faudrait voir de plus près l'objet.

4. Sur la table magique de Pergame, *Dioné* tient un fouet (Wünsch, p. 11 et 25), et l'on sait qu'Hécate était μαστιγοφόρος (Audollent, n^o 242, ligne 40). Le fouet, évidemment, pouvait servir à chasser les démons; cf. la poésie à Hécate reproduite par Eusèbe (*Præpar. evang.*, V, 14, 2, *P. Gr.*, t. XXI, c. 348): Αἰόλη τε κλέϊς ὄμοῦ καὶ τὸ δαιμόνων κράτος μαστιγὸς φόρος πόλιος.

5. Morlet et Fradin, II, p. 14, fig. 13 (notre n^o 2); notre n^o 8 vient d'une brique que je crois inédite.

6. Ποιήσητε κατὰ κράθετον τιμορίας, Audollent, n^o 155; κ. κ. τ. τιμωρήσητε, n^o 156; κ. κ. τ., n^o 157. Et voyez le lit de la sorcière dans le *Satyricon* de Pétrone (134). — Il y a un signe assez semblable, mais avec trois traverses, dans les tablettes magiques de plomb (*Seth.*, n^o 7, p. 11).

7. Morlet et Fradin, I, p. 15, f. 9 (retourner le texte).

8. D'après une inscription que je crois inédite (notre n^o 7).

9. Wünsch, *S.*, p. 35, n^o 24 (*Haken*) = Audollent, n^o 163 (*anci tres*). C'est le crochet magique ou mythique d'Ananké (*Necessitas... severus uncus*, Horace, *Carm.*, I, 35, 17-20).

de forme assez semblable, dans les pseudo-lettres ou objets stylisés qui sont mêlés en particulier aux inscriptions de l'atelier magique de Pergame¹.

VI. Le serpent², dont je n'ai pas à dire combien il est banal au milieu de toutes les inscriptions magiques³.

VII. Un signe indistinct à lignes courbes⁴, qui m'a paru rappeler le lézard, également cher aux sorciers⁵.

VIII. C'est sous réserves que j'indique un signe⁶ qui pourrait n'être qu'un X de l'écriture courante. Si j'en parle, c'est qu'il ne me paraît pas correspondre à une lettre de mot dans le texte qui l'accompagne, et que par suite il pourrait bien représenter une variété de fourche patibulaire, celle dont la forme est devenue une des formes de notre croix⁷.

Tout cela, bien entendu, est fortement schématisé, mais pas assez pour se confondre avec les lettres proprement dites, confusion qui est si fréquente dans les inscriptions magiques, et qui les rend souvent si difficiles à comprendre.

Je touche ici à une question extrêmement délicate. C'est l'interprétation de ces pseudo-lettres qui s'intercalent dans les inscriptions magiques⁸, ce que les anciens ont appelé *notæ*

1. Wunsch, *P.*, pl. 4, fig. 17 (signes en forme de ∞).

2. Morlet et Fradin, II, p. 16, fig. 15 (notre n° 10).

3. Voyez en particulier, sur la représentation du serpent dans les tablettes magiques, Wunsch, *Seth.*, p. 100-102.

4. Notre n° 9, Morlet et Fradin, I, p. 19, fig. 10; la brique est particulièrement abîmée.

5. *Lacerta... inter amatoria esse dicunt magi*, Pline, *Hist. nat.*, XXX, 141; *sauræ inlices bicodulæ* [à la queue fourchue; cf. notre dessin]. Apulée, *Apol.*, 30. Cf. Matter, *Hist.*, Planches, 3, fig. 6; etc.

6. Morlet et Fradin, II, p. 14, fig. 13 (notre n° 2''); et brique inédite (notre n° 6).

7. Ce signe en lettre, X ou croix de Saint-André, se retrouve souvent parmi les caractères magiques, avec ou sans les boucles terminales [les *nodosi apices* d'Apulée, *Metam.*, XI, 22]; *Perg.*, pl. 3, fig. 11; pl. 4, fig. 17; *Seth.*, n° 7, p. 11; n° 9, p. 11; n° 12, p. 13; n° 16, p. 16; etc.

8. Que des signes ou des symboles religieux ou magiques aient pu, par stylisation progressive, prendre la forme de simples lettres connues, c'est ce que montre l'exemple du maillet du dieu gaulois transformé en T sous l'Empire et à l'époque barbare et servant toujours de signe talismanique (*Tau Gallicum*; Ausone, *Grammatico-mastic*, 6; Grégoire, *Hist. Fr.*, IV, 5; Virgile, *Catalecta*, 2, 9). Ausone semble avoir eu la pensée de ce sens magique et de cette origine instrumentale de certaines lettres, lorsqu'il fait du π grec la *forma iugi hostilis*, et du ψ la *species* de la *farca tricornigera* (*De litteris*, 15 et 27).

ou *characteres*¹. Ces pseudo-lettres, dont quelques-unes ressemblent par exemple à des Y², à des A sans traverse³, à des O encastrant des croix⁴, etc., n'ont jamais, que je sache, fait l'objet d'une statistique complète et d'une étude approfondie⁵. Ce sont, dit-on, signes de grimoire magique, et l'on passe.

Wünsch, pourtant, qui eut véritablement la divination de la sorcellerie antique, a vu qu'il y avait là la matière d'un travail de longue haleine⁶. Et dans son étude sur l'atelier magique de Pergame, qui est un vrai chef-d'œuvre d'archéologie, il a émis l'hypothèse que ces pseudo-lettres, tout ou partie, pourraient être d'anciennes lettres d'alphabets disparus, hittites, chaldéens, hiéroglyphiques ou autres, transmis d'âge en âge, avec des déformations continues, depuis les temps anciens jusqu'aux magiciens classiques⁷.

1. Ici, p. 159, n. 3. C'est ce que les sorciers actuels appellent encore « signes » ou « caractères », et, pour beaucoup d'entre eux, ils ne diffèrent pas sensiblement de ceux que nous a conservés l'Antiquité. Pour quelques-uns même, il y a identité, et l'on peut suivre la filiation par les textes du Moyen-Âge.

2. Cf. p. 165, n. 5; ici, n. 5.

3. Cf. p. 165, n. 5; p. 163.

4. Cf. p. 165, n. 5; ici, n. 5.

5. Wünsch, dans ses *Sethianische* (p. 98), insistait sur la consécration de ces lettres aux divinités : X à Osiris, Z à Osiris-Apis, Y se rapporterait au monde souterrain. Mais, même si la chose était certaine, elle ne préjugerait pas du sens originel, de la cause matérielle de la lettre. Et Wünsch semblait plus loin accepter une origine instrumentale pour ces lettres, lorsqu'il faisait du Θ crucigère le signe du *κύκλος τῆς Ἀνάγκης*, déesse de sorciers s'il en fut. — Sur les rapports des lettres ordinaires avec les divinités, cf. le texte de Lydus, *De mensibus*, II, 3, p. 20, W. Sur leur rapport avec les planètes, éléments ou parties du corps, Irénée, *Adv. hær.*, I, 14, P. Gr., t. VII, c. 593; etc. Sur leur valeur morale, voyez le curieux texte publié par Tobler (*Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, *phil.-hist.*, 1883, I, p. 86) : *A significat vitam*, etc. Le sujet, d'ailleurs, si on y ajoute les manuscrits astrologiques, est inépuisable, d'autant plus que la tradition des lettres à sens magique s'est très exactement conservée, et sans hiatus, jusqu'à nos jours. Sur toutes ces questions, Dornseiff, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, 1922, en particulier p. 20 sq., 81 sq.

6. Voyez la note précédente.

7. *Perg.*, p. 33 sq. Et il rapproche à ce propos le fameux texte de Plutarque (*De genio Socratis*, 5, p. 577) : Ἰδὲ τις ὁ τύπος καὶ βιβλῶν καὶ τῶν χαρακτήρων ἐμπεριστατος Αἰγυπτίους : il ne peut d'ailleurs s'agir d'un texte très ancien, puisqu'il était gravé sur une table de bronze (πίνυξ χαλκοῦς ἔχων γράμματα πολλὰ βαρυκατὰ ὡς παμπάλαια). Et il insiste sur l'imitation des hiéroglyphes, qui est d'ailleurs fort possible en ce milieu de sorciers. — Hopfner souscrit à l'opinion de Wünsch, en particulier en ce qui concerne l'imitation ou la tradition des hiéroglyphes (t. I, § 819). Mais par ailleurs il semble bien inviter à des figurations d'amulettes (t. I, § 879, p. 248). — M. A. Delatte, à propos de la sphère magique d'Athènes (cf. p. 164, n. 4), semble préférer (p. 275), « plutôt » que des survivances d'alphabets anciens, « une utilisation magique de la géométrie, qui était déjà connue de l'ancien Pythagorisme ». — Lexa, enfin (*La Magie dans l'Égypte ancienne*, 1925, I, p. 94), parle nettement d'« amulettes écrites », « dessinées ou gravées ». Cf. Dornseiff, l. c.

Et c'est parfaitement possible. Car je ne doute pas, pour ma part, que par exemple certaines lettres, d'ailleurs assez simples, des alphabets magiques ne proviennent de ces caractères hébraïques que ne pouvaient ignorer les sorciers orientaux¹.

Mais j'hésite fort à généraliser cette hypothèse. Et je me demande si quelques-unes de ces lettres, voire la majorité, ne sont pas la représentation schématisée d'instruments ou d'animaux magiques analogues à ceux que nous venons de signaler à Glozel. A Glozel, pays reculé, la stylisation est à peine commencée; à Rome ou à Pergame, où les sorciers travaillent depuis des siècles en une tradition raffinée, la forme originelle de l'objet s'est effacée sous les lignes conventionnelles d'une apparence de lettre alphabétique. — Prenons quelques exemples.



FIG. 2. — Autel de Rognac
à signes magiques
(grandeur de l'original).

Dans les inscriptions de Pergame apparaît maintes fois un signe ressemblant à un triangle porté sur un pied allongé, vaguement terminé en un autre triangle². Or ce signe se retrouve, identique, sur un fragment d'autel gallo-romain³ de

1. Cf. Wünsch, *Seth.*, p. 114; *Perg.*, p. 35 sq. Et remarquez l'inscription magique de Mégare, $\lambda\omicron\gamma\omega\iota\zeta$ $\epsilon\chi\alpha\tau\alpha\chi\iota\omicron\tau\epsilon\ \delta\alpha\lambda\iota\sigma\mu\alpha\sigma\iota\ \tau\epsilon\ \delta\epsilon\theta\alpha\iota\alpha\lambda\omicron\delta\iota$ (Audollent, n° 41; Wünsch, *Defix. tab. Atticae*, p. x111). Certains signes mystérieux, dans des inscriptions de l'époque romaine que je crois magiques, doivent être des lettres hébraïques déformées.

2. Wünsch, *Perg.*, planche 4, fig. 17 (apparaît 5 fois). C'est ce signe, semble-t-il, que Wünsch (*P.*, p. 33) rapproche d'un signe de l'alphabet cunéiforme $\blacktriangledown\text{---}\blacktriangleleft$.

3. La présence de signes magiques sur des autels est très rare, mais n'est pas plus invraisemblable que celle de roues ou de maillets (cf. *Revue*, 1918, p. 113-15). — Il faudrait examiner avec soin, à ce point de vue, les signes gravés sur les monuments

Provence, récemment publié par M. de Gérin-Ricard (*fig. 2*)¹. — Et alors, sur cet autel, je reconnais tout de suite ce dont il s'agit : c'est la *mensula*, le *tripes* ou le trépied des incantations magiques² : le dessus de l'objet, une table triangulaire³ ; le pied, à trois pointes ; et la tige ou le manche du pied, plus ou

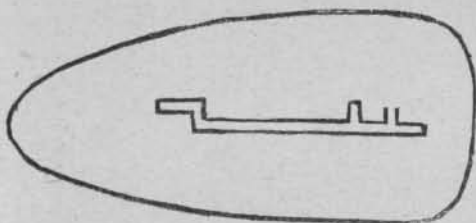


Fig. 3. — Clef sur tête de hache
(réduction de moitié en surface).

moins allongé, ou, peut-être mieux, s'allongeant à volonté⁴.

Voici (*fig. 3*) une tête de hache néolithique, sur laquelle, à l'époque romaine, on a gravé une clef⁵.

Et la clef, comme on le sait, est un instrument classique en sorcellerie⁶, et il ne manque pas d'images d'Hécate tenant une clef à la

mégalithiques, et voir s'ils ne sont pas les signes afférents à des maléfices ou des sortilèges de l'époque classique. Voici une première indication à ce sujet. M. Florance a signalé (*L'Archéologie préhistorique, etc., en Loir-et-Cher, IV, p. 593*), sur un bloc de calcaire découvert à Suèvres, un dessin gravé représentant trois carrés concentriques communiquant. J'ai toujours supposé qu'il s'agissait d'un schéma de labyrinthe ou de temple, et que cette figuration a pu servir de signe en sorcellerie ; d'autant plus que la pierre de Suèvres présente cinq cupules, et que la cupule a eu certainement un rôle dans la sorcellerie des temps classiques (voyez les briques à cupules de Glozel, Morlet et Fradin, I, p. 7-8). Au surplus, j'ai à peine besoin de dire que, pour cette recherche des signes de la sorcellerie romaine sur les mégalithes, il importe de ne procéder qu'avec la plus grande circonspection et ne s'appuyer que sur des analogies absolues.

1. Autel en pierre de Calissane, trouvé au quartier de Canourgue dans Rognac, aux abords de ruines d'une villa romaine. Que ce soit un autel, c'est ce que prouve l'existence d'une patère sculptée au sommet ; de Gérin-Ricard et Chanfreau, *Autels votifs de Rognac*, 1925, p. 4 (tirage à part de *Provincia*).

2. Ammien Marcellin, XXIX, 1, 28-29 : *Tripede quo utebantur... Constraximus ad cortinæ similitudinem Delphicæ... infaustam hanc mensulam*.

3. On a trouvé un dessus triangulaire, en bronze, de ces tables magiques, dans l'atelier de sorcier de Pergame, dessus couvert de signes, d'inscriptions et d'images ; Wünsch, *P.*, p. 10 sq., pl. 1.

4. Voyez la reconstitution de ce trépied magique chez Wünsch (*P.*, p. 44), lequel, je crois avec raison, parle de trépied portatif (*inlato tripede quo utebantur*, Ammien, XXIX, 1, 18 ; ici, notre n. 2), et même de *Taschendreifuss*. — Je suis convaincu que nous avons l'image de cette table à trépied dans la sphère magique d'Athènes (*Bull. corr. hell.*, t. XXXVII, 1913, p. 249), mais ici, entre le pied et la table, à cheval sur la tige, se présente un plateau ou une étagère triangulaire, ce qui est du reste assez naturel.

5. Trouvée à Loudun et publiée par M. L. Charbonneau-Lassay avec note de M. G. Chauvet, dans les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest* de 1918, p. 320 sq.

6. Les preuves sont innombrables ; cf., pour la perpétuité de l'emploi magique de la clef, Bellucci, *Parallèles ethnographiques, Amulettes* (Pérouse, 1915), p. 41 sq.

main¹. — Or, au milieu des pseudo-lettres des inscriptions magiques de Pergame, je ne cesse de rencontrer des clefs minuscules de cette forme ou de forme différente².

De même, il m'a semblé voir également, en ces inscriptions de Pergame et d'ailleurs, le crochet en forme d'oméga, ω , que j'ai cru trouver à Glozel³. J'y ai vu très certainement le serpent transformé en S de fantaisie⁴, et bien d'autres objets qui ont dû servir aux pratiques de l'occultisme⁵.

Magie et sorcellerie étaient, dans l'Antiquité comme de nos jours, à la fois une science et un art très compliqués; un atelier ou, comme l'on dit maintenant, un « cabinet⁶ » de sorcier renfermait un nombre considérable de meubles ou d'instruments, ayant chacun son rôle pratique et sa valeur mystique. Rien d'étonnant à ce qu'au milieu des lettres d'un alphabet courant on ait introduit, comme un autre alphabet de signes magiques⁷,

1. *Phoibié*, de même, a une clef sur la table magique; Wünsch, *Perg.*, pl. 1, fig. 6.

2. Pl. 2, fig. 8; pl. 4, fig. 17.

3. *Ici*, p. 160-161.

4. *Perg.*, pl. 2, fig. 8; pl. 1, fig. 6.

5. Le second signe (qui ressemble à un A sans traverse et avec *apex*) de l'autel de Rognac (p. 163) se retrouve tel quel dans le disque magique de Pergame (pl. 2, fig. 8), et ce doit être quelque montant de bois. Les deux cercles qui suivent sur cet autel et que je ne crois pas être des lettres, se retrouvent, tous deux, dans le clou magique de Pergame (pl. 3, fig. 11), et ce doivent être les fameux anneaux de la sorcellerie (*Perg.*, p. 42-43). J'aperçois très nettement, sur la table triangulaire de Pergame (pl. 1, fig. 6), le clou ou le *canças* d'Ananké. — Autres signes à Pergame : la lettre Y (pl. 3, fig. 11), pouvant représenter la fourche (*ici*, p. 160); le carré à subdivisions intérieures (pl. 3, fig. 11), pouvant figurer (p. 163, n. 3) le labyrinthe ou l'enclos magique ou sacré; le lit? (p. 160); le X (p. 161); le crochet (cf. p. 160, n. 9); la porte (pl. 1, fig. 8), dont la figuration serait aussi explicable en magie que celle de la clef (cf. p. 164); et, j'imagine aussi, estrades, escabeaux ou trépieds (p. 164), sans lesquels on ne conçoit guère magies ou magiciennes. J'incline toujours à croire que le O crucigère, si fréquent dans les inscriptions magiques (cf. p. 162, n. 5), est la roue de Tyché ou de la Fortune, elle aussi maîtresse de sorcellerie (p. 172), ou, à la rigueur, comme le suppose Wünsch (*Seth.*, p. 99), le $\chi\upsilon\lambda\omicron\varsigma$ $\tau\eta\varsigma$ $\Lambda\nu\acute{\alpha}\gamma\chi\eta\varsigma$; mais je crois plutôt à un simulacre d'*ὄρχανον* ou d'amulette de sorcier qu'à une figuration symbolique.

6. Je traduis ainsi l'expression d'Apulée, III, 17, *officina feralis*. Mais c'est également l'expression quasiment officielle en sorcellerie actuelle; en dernier lieu, Moorys's, *Le Sorcier des Roches Noires* (p. 9 sq. : *le cabinet secret du sorcier*), avec cette prescription traditionnelle (p. 10), qui pourrait peut-être expliquer certaines particularités du gisement de Glozel : « Tu te serviras dans les opérations, ou de terre vierge pour faire les images, ou de cire en chandelle [cf. Virgile, *Buc.* VIII, 80, *limus ut hic durescit, et hęc ut cera liquescit*]... Il faut que tu tries la terre de tes propres mains. Elle ne doit être touchée d'aucun instrument de fer ou quelque genre qu'il puisse être, afin qu'elle ne soit pas souillée. »

7. C'est sans doute à cet alphabet de lettres magiques que s'appliquent les passages d'Apulée, *ignorabiliter litteratis lamminis et litteris ignorabilibus* (III, 17, et XI, 22, éd. Van der Vliet).

les figures des objets traditionnels, véritables organes du pouvoir surnaturel¹, et que l'on ait ramené ces figures, conformément à l'usage immémorial de la vie religieuse, à de simples éléments linéaires.

II. — LEM

Il y a, sur l'une des tablettes séthianiques d'imprécation, un détail qui est demeuré inexplicé. C'est celui où l'on lit, côte à côte, en lettres grecques² :

/////// ΛΕΜCΘ

Seth est, comme on sait, le nom du démon principal de ces imprécations³. Mais qu'est-ce que ce *lem*³ fin d'un mot grec dont la première partie aurait disparu? initiale d'un second nom de Seth⁴? d'un de ses parèdres? ou bien terminaison d'un de ces noms barbares⁵, de ces mots « éphésiaques » qui accompagnaient si souvent les invocations magiques? M. Audollent se demandait⁶ si ce n'était pas la fin de ce nom de Σεμεσιλαμ, si fréquent dans les textes d'occultisme⁷, et qu'on dit désigner le soleil⁸.

Je ne me prononce pas. Mais je remarque qu'un mystère semblable se présente sur une des inscriptions de briques de Glozel.

1. Je dois ajouter, sans en tirer pour le moment aucune conséquence, que les *signa* magiques dont nous parlons se retrouvent, tels quels, comme marques de carriers, au Moyen-Age (cf. *Revue*, 1903, p. 131-133, et, en dernier lieu, *Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, *Bull.* de 1926, p. 509 sq., article du docteur Vincent). Même constatation chez Wünsch, *Perg.*, p. 41. Et cela est fort remarquable.

2. Wünsch, *Seth.*, p. 36, n° 25, l. 19 = Audollent, n° 163, l. 65.

3. Cf. Wünsch, p. 86 sq.

4. Dans la même inscription (Audollent, l. 48 et 49), le nom de Seth est précédé tantôt de celui de Typhon, tantôt de θε (θεε, dee?).

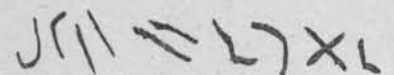



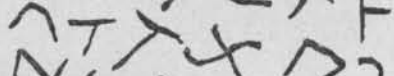

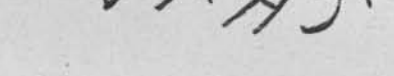
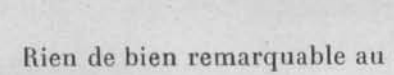
5. Lucien, *Menip.* (*Necyomantia*), 9; Jamblique, *De myst.*, VII, 4, p. 256, Parthey; Hesychius, au mot Ἐφέσια γράμματα, c. 1544-1545 de l'édition de Leyde.

6. Lettre à moi adressée (été 1926). On peut aussi songer à Λαίλαμ, autre nom du soleil.

7. Avec ses variantes Σεμεσίλαμψ, Σεμεσίλαμψα, Σεμεσίλαμφ, Σεμεσίλαμπε, etc., si du moins ces lectures (dans les papyrus) sont certaines (cf. Audollent, p. 512-513).

8. Audollent, p. LXX.

En voici la reproduction¹, avec, en regard, la transcription en capitales ordinaires² :

	SIFELIXL	1
	EMSTA	2
	VOXSHOC	3
	FELIXLEA	4
	TAXAB	5
	ATAXDO	6
	NAISIL	7
	ITVA·HOC	8

Rien de bien remarquable au point de vue paléographique ; le B sans courbes, le II (E) incliné ou couché, sont des particularités communes aux cursives du gisement.

Au point de vue de la rédaction, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'encadrement de l'incantation par le pronom *hoc*, qui en annonce le commencement et la fin. — Cet *hoc* est d'ailleurs assez caractéristique en magie comme annonceur des formules ; on le trouve même sous la forme grecque $\sigma\chi$ ³.

Le sens général n'est point douteux. C'est un appel à un être magique qui se présente et dont on sollicite quelque don.

1. D'après Morlet et Fradin, II, p. 15, f. 14 ; calque pris sur la photographie et réduit au quart de la surface.

2. Quelques remarques paléographiques. — 3^e ligne : S ou à la rigueur Z. — 4^e ligne : LIX liés. — 6^e ligne : D en forme de Δ mal joint, « forme qui devient très fréquente à l'époque chrétienne », Cagnat, *Traité*, 4^e éd., p. 14. — 8^e ligne : IT liés. — 8^e et 3^e ligne : le C de HOC en deux sens différents, ce qui se retrouve ailleurs à Glozel.

3. Il est vrai dans une inscription en lettres grecques mais en langue latine (Audollent, n^o 270, $\epsilon\zeta\ \kappa\omicron\upsilon\chi\ \sigma\chi\ \kappa\omicron\mu\pi\sigma\sigma\upsilon\upsilon\epsilon\rho\omicron$).

Je lis donc ainsi :

*Si felix lem. sta(t)*¹, *voxs*² *hoc (dicat*³) : — *felix le(m), ataxa-batax dona*⁴ *(h)is*⁵, *Ilitua*; — *hoc*.

Cet être magique est appelé *lem*, et par deux fois, et il est *felix*, qu'on peut traduire en style magique par « de bon augure », ou « fertile », « fécond ». Mais qu'est ce *lem* ?

Ici, je suis beaucoup moins embarrassé que pour la tablette séthianique. J'ai toujours dit que *lem* ou *lim* était, en Gaule, le radical nominal signifiant « cerf » ou « biche » : *Lemovices*, « le peuple des cerfs », *Lemonum*, « la source du cerf », *limæum*, « le poison aux cerfs », *cervarium*⁶.

Je suis d'autant moins étonné de ce sens, devant la brique de Glozel, que le cerf ou la biche étaient bêtes favorites en matière de religion, de magie ou de sorcellerie⁷; que ces bêtes étaient consacrées à Diane ou à ses parèdres ou succédanées, toutes divinités chères aux clients de l'occultisme; que ce sont leurs images qui paraissent les plus fréquentes sur les pierres gravées de Glozel⁸; que sur l'une de ces pierres, au-devant

1. L'omission du *t* est courante dans les inscriptions de ce genre: *cadan* pour *cadant*, *potes* pour *potest*, etc.; cf. Audollent, p. 539-540.

2. Sur le groupe *xs* pour *x*, *felixs*, *rexs*, etc., cf. Dessau, *Indicés*, p. 837-838.

3. L'omission des formules ou plutôt des expressions faciles à suppléer est constante en épigraphie magique; cf. en particulier Audollent, n° 134. Cette omission du verbe se trouve même dans les textes classiques; cf. Caton, *De agr. c.*, 134: *Jovi sic*, sous-entendu « prie » ou « prononce ».

4. Ce sont *Ephesia grammata*; cf. p. 166, n. 5.

5. Je n'ai pas besoin de dire que la chute de la lettre *h* est un fait à peu près constant en épigraphie magique (cf. Audollent, p. 542).

6. Cf. *Revue*, 1911, p. 344-345.

7. Pour la biche: *cerva fatidica* (la biche blanche) en Espagne. Pline, VIII, 117; *numen erat jam cerva loci famulamque Dianæ credebant* (également la biche blanche) à Capoue, Silius Italicus, XIII, 119; la biche de Clovis en Gaule, *cerva miræ magnitudinis natu Dei*, Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 37. Ajoutez encore, et qui peut avoir une importance particulière pour interpréter notre texte (où *felix* a peut-être le sens de *gravidia*, cf. notre n. 8), le passage où Pline signale l'attention particulière que les sorciers accordaient aux biches pleines (XXVIII, 246): *Tradunt cervas, cum senserint se gravidas, lapillam devorare, quem in excrementis repertum aut in vulva (nam et ibi invenitur) custodire partus adaligatum*. Il est certain qu'il y avait là un singulier motif pour que les sorciers pussent rechercher les biches pleines et leur crier *sta* ou quelque formule magique. — Pour le cerf, Espérandieu, n° 2043, 2991, 3133, etc.; *Portugalia*, t. I, n° 68 et 71. — Je renvoie également, à titre provisoire (car je ne les ai pas vus), aux objets suivants (notre n. 8), qu'on a dits préhistoriques, mais que je crois fermement, s'ils sont authentiques (je persiste à le penser), des temps classiques.

8. Morlet et Fradin, III, p. 41, fig. 44; p. 43, fig. 46; et d'autres sans doute; cf. ici, n. 7. — Il importe peu de déterminer l'espèce. Car il ne faut pas demander à ces figurations populaires, rurales et magiques, une exactitude documentaire. L'animal porte des cornes: il n'empêche que sur l'une (p. 169, n. 1) j'ai plutôt l'impression qu'il s'agit d'une biche et peut-être d'une biche pleine, ce qui pourrait

d'un cervidé¹, on peut lire *sta*², qui est le mot de notre formule³; que notre formule, enfin, semble se terminer sur le nom d'*Ilithyia*⁴, un des noms habituels de Diane⁵.

Il se pourrait d'ailleurs que sous ce nom de *Ilithyia*, ce fût le cerf, ou la biche, que l'on invoquât. Et si on n'indique pas ce qu'on lui demandait⁶ de donner, ni à qui il fallait le donner (*donā his*, donne à « ceux-ci »), cela ne m'étonne pas. C'est une de ces formules passe-partout, où chacun peut mettre son nom ou son désir, formules comme il en a existé de tout temps dans les rituels de la sorcellerie et de la religion même⁷.

Je soumets ce petit problème à de plus compétents que moi en matière de sorcellerie classique. Le propre, et l'intérêt, du gisement de Glozel, est de soulever plus de problèmes que d'en résoudre.

Je ne crois pas d'ailleurs, jusqu'à nouvel ordre, qu'il y ait un lien entre le *lem* de Glozel et celui de l'inscription séthianique. Si nombreux que soient les rapports entre la sorcellerie séthianique de Rome et la sorcellerie de Glozel, je ne

convenir à l'expression *felix* de l'inscription ou *grāvīda* de Pline (p. 168, n. 7). Et qu'on l'ait affublée de cornes, cela irait assez bien avec la fantaisie qui présidait, chez les sorciers, à ces figurations d'animaux; voyez le texte de saint Jérôme, *portentosas figuras sculptas in vasis Cyprii lamina* (*Vita Hilarionis*, 21, P. L., t. XXIII, c. 38), et songez à la biche cornue de la mythologie hellénique.

1. Morlet et Fradin, II, p. 9, fig. 10; III, p. 49, fig. 43. Cf. la note précédente. C'est la pièce sur laquelle on a le plus discuté.

2. Que dans l'A il n'y ait pas de traverse et que les deux montants s'entre-croisent comme dans un X, cela ne peut étonner en cursive; cf., sur ce fait, Cagnat, p. 7, et les remarques du *Corpus*, t. IV, p. 366.

3. Y a-t-il un rapport entre la formule *sta*, de Glozel, qui se présente deux fois, et la formule magique, *ista, pista, sisto*, de Caton, *De agri cultura*, 160?

4. *Ilitua* pour *Ilithyia*, forme consacrée dans les Jeux Séculaires d'Auguste (Horace, *Carmin. sœc.*, 14; Dessau, n° 5050, l. 116 et 117). *Ilithyia* est présentée par Horace (*C. s.*, 13-14) comme l'équivalent de Lucine: *Rite maturos aperire partus lenis, Ilithyia, tuere matres*. Et il y a d'autres textes similaires; cf. Cornutus, *Theol. Græcæ compendium*, ch. 34, Lang.

5. Évidemment, dans ce milieu rural et forestier de l'Auvergne, comme dans les *fana* normands, Diane devait être l'invocation familière des dévots ou des sorciers (cf. de Vesly, *Les Fana... de la région normande*, 1909, p. 159 sq.). De là la présence, outre les figurations de cervidés, d'assez nombreuses dents de sangliers.

6. Je ne crois pas qu'un des deux *hoc* (p. 167 et 168) soit le complément de *donā*, encore que ce ne soit pas impossible. — J'incline à croire qu'il devait s'agir surtout de favoriser les accouchements, puisque c'était le propre de la fonction de *Ilithyia* (cf. ici, n. 4) et du rôle magique de la biche (p. 168, n. 7). Comparez la formule d'Ovide, *Fastes*, III, 255: *Tu nobis lacem, Lucina; dedisti*.

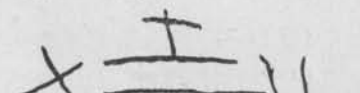
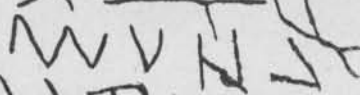
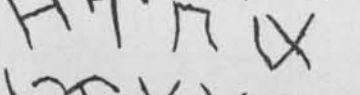
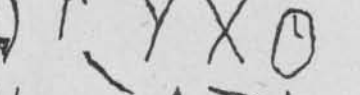

7. On retrouve cet anonymat chez les poètes latins; cf. Ovide, *Fastes*, III, 256: *Dicite: « tu voto parturientis ades! »* On le retrouve dans certaines formules du rituel catholique.

suppose pas que celle de Rome ait rien emprunté à la Gaule, tout lui venant de l'Orient, tandis que celle de la Gaule, si nombreux que soient ses emprunts à l'Orient, a pu conserver quelque chose de son ambiance celtique.

III. — TYCHON ET TYCHÉ

Depuis un siècle¹, les mythographes discutent quelle sorte de relation a pu exister entre la déesse *Tyché*, la Fortune, et le démon érotique *Tychon*. Le dernier érudit qui se soit occupé de la chose², M. Hans Herter, hésite encore à se prononcer³. Et au surplus, il y a quelque peine à se figurer un lien, malgré la similitude de noms, entre la gracieuse *Tyché*, la Fortune à la roue, et l'ignoble *Tychon*, qu'on se figurera volontiers sous les espèces banales du phallus ailé⁴. Et cependant, les découvertes de Glozel autorisent à les rapprocher tous deux étroitement.

Tychon apparaît dans la brique suivante de Glozel⁵ :

	XETV	1
	MVNIV	2
	ICFIHX	3
	ETYXO	4
	LLI N	5

1. Depuis Panofka en 1829, t. I des *Annales de l'Institut de Corr. arch.*, p. 310-311; mais je ne serais pas étonné que la question eût été posée bien antérieurement.

2. Auparavant, entre bien d'autres, Usener, *Der heilige Tychon*, 1907: curieux travail, où Usener a voulu établir un lien entre le dieu priapique et l'évêque cypriot *Tychon*.

3. Hans Herter, *De dis atticis Priapi similibus*, thèse de Bonn, 1926, p. 40 (*De Tychone*). Ce travail, sur un sujet délicat et peu connu, est bien fait. Cf. ici, p. 93.

4. Hypothèse d'après le monument d'Aquilée mentionné p. 176. En tout cas *Tychon* ne peut être qu'ithyphallique; Herter, p. 37.

5. Je la crois encore inédite. Réduction d'un calque au quart de la surface.

Je transcris et j'interprète¹ :

1^{re} ligne. — XETV. Si V est certain², et n'est pas suggéré par la cassure, j'interpréterai *X(iomi) et U(b. .)*, que je retrouve dans une brique³; deux noms propres, qui peuvent être soit ceux des tenanciers de l'officine, soit ceux de démons, soit même ceux des sources du pays. On n'arrivera sans doute à une solution plus sûre que quand on aura l'ensemble des briques.

2. — MVNIV. J'interprète *Muni(i) ou Muni(x) v(ox)* plutôt que *Muniu(s)*: *vox*⁴ correspondant au $\lambda\acute{o}\nu\sigma\zeta$ habituel des tablettes magiques et signifiant l'appel d'envoûtement ou la formule magique⁵. *Munius* serait le client de l'« atelier » ou l'annonceur de la formule.

3. — Le premier signe, qui se retrouve ailleurs, n'est certainement pas une lettre. C'est la figuration schématique d'un $\xi\rho\gamma\chi\nu\sigma\nu$ de sorcellerie, meuble ou instrument, peut-être le fameux lit ou $\chi\rho\acute{\alpha}\acute{\alpha}\chi\tau\sigma\zeta$ qui servait aux envoûtements⁶. — Ensuite: ICFIIX. Le monogramme IC avec C carré et couché est banal à Glozel, et caractéristique de l'écriture de ce temps⁷. — Le premier I, qui suit, est douteux, et ce n'est peut-être qu'un glissement, sur l'argile, de la main à la suite de la seconde barre de l'F.

4. — ETYXO. Les fioritures du T me font penser à ces *nodosi apices* dont s'ornaient si souvent les lettres des formules

1. Ai-je besoin de dire que mes transcriptions et interprétations sont susceptibles d'amendements successifs? Je sais par une longue expérience qu'il n'est absolument possible, en matière de cursive et surtout d'emploi magique de la cursive d'arriver à un texte satisfaisant qu'après les tâtonnements de plusieurs interprètes différents. Il faut excuser les imperfections de la tâche du premier explorateur. Voyez, à cet égard, les remarques similaires de Wünsch, de Rossi et Audollent, *ap. Audollent Defixionum tabellæ*, p. xxiii, n. 2.

2. Et il est très loin de l'être: car ce que j'interprète par le rejoinement des deux barres pourrait bien n'être qu'une cassure de la brique. Mais d'autre part il peut y avoir des U ou V avec des branches fortement écartées et presque parallèles (Cagnat, 4^e éd., p. 7 et 8).

3. Morlet et Fradin, II, p. 13, fig. 12.

4. Le mot *vox* se retrouve avec ce sens dans l'épigraphie de Glozel (ici, p. 168).

5. Audollent, p. xlix et 497, et également sur les papyrus. Cf. p. 173, n. 2.

6. Ici, p. 160.

7. M. et Fr., I, fig. 9 (retournez le texte), 5^e et 6^e l. : (h)IC (hoc) D(ie)?? (h)AG h)ORA; II, p. 16, fig. 15, l. 2 : LICY (ici, p. 181, n. 1).

magiques¹. Le X pour CH n'étonne pas à cette époque (vers 300) de l'Empire², où la Gaule fut réellement en proie à une invasion d'hellénisme populaire³.

5. — LL (croisées) IN, qu'il faut lire à rebours⁴ : N se rattachant à TYXO de la 4^e l., et ILL, représentant l'individu à envoûter (*illum*), étant écrit à l'envers, ce qui est une pratique courante en écriture magique⁵. — Le trou triangulaire qui paraît exister avant N est peut-être la trace du clou⁶ qui a percé la brique comme opération d'envoûtement.

Je lis donc la formule : *Xiomî et Ub... : Munî vox : hic fixe, Tychon, illum*. J'ai à peine besoin de dire que *figere*⁷ ou *fixere*⁸ *illum*, « perce celui-là » [dont j'ignore le nom, et qui m'a jeté un sort⁹] est parmi les formules les plus banales en matière d'envoûtement. Tychon étant invoqué en l'espèce, il s'agit donc d'une opération priapique : par exemple la vengeance d'un impuissant contre l'inconnu qui lui aura « noué les aiguillettes ».

L'intervention de Tyché se produit dans un sens contraire, ou, plutôt, pour « nouer les aiguillettes ».

1. Apulée, *M.*, XI, 22 : *Verba nodosis... apicibus a curiositate profanorum* [je n'accepte pas la correction *curiosa*] *lectione munita*. Il est possible qu'en effet ici ce nom de Tychon, avec X pour CH, avec un T en forme de Y, ait été gravé de manière à dérouter la lecture. On retrouve d'ailleurs, à Glozel, un T semblable à un Y (p. 181, n. 1).

2. Cf. *Corpus*, XIII, 10018, 69, 140-144, etc.

3. Par suite de l'afflux de mercantis et sans doute aussi de sorciers orientaux, en attendant les moines et prêtres vagabonds.

4. Au-dessous de cette dernière ligne, la photographie me paraît montrer deux traits plus ou moins parallèles, qui pourraient figurer l'E cursif (≡) de l'épigraphie glozélienne. Mais cela demeure fort douteux.

5. Les exemples de ce renversement sont innombrables. — De même, l'emploi de *ille* pour désigner la personne inconnue dont on veut se venger ; c'est parfois, je pense, l'équivalent du *δῆνα* des textes magiques grecs.

6. Sur l'emploi du clou dans ce cas, cf. Audollent, p. LV1 ; Bellucci, *I Chiodi nell' etnografia antica e contemporanea* (Pérouse, 1919), p. 174 sq. Le clou qui aurait percé cette brique devait être triangulaire, ce qui se comprend en magie.

7. L'emploi magique de *figere* dans le sens de « fixer », « percer », est trop constant pour que nous ayons à y insister.

8. C'est cet X pour G qui constitue la principale anomalie de l'inscription. Mais, outre que l'emploi de X pour S et même pour G est très fréquent dans l'épigraphie de Glozel, on trouve, dans une inscription plus correcte, mais également d'époque tardive, *elezit* pour *elegit* (Dessau, 4316) ; de même (Dessau, 8028), *lanxit* pour *lanquit*. S'agit-il, maintenant, d'un fait de prononciation ? d'une singularité d'écriture ? ou peut-être même d'une substitution artificielle à caractère magique ? c'est ce que je ne peux encore démêler, quoique j'incline vers la première solution.

9. Sur ces formules pour anonymes, ici, p. 169, n. 7.

Voici l'inscription, toujours sur brique¹:

ITX. WMOL	ITA·MOV	1
ETCTLT	ETOBLA	2
TOS XXAL	TOS XXAL	3
IHVCTTYC	IHVCTTYC	4
ENQ·DATE	ENQ·DATE	5
LIOXVM	LIOXVM	6
FVTI·HIC	FVTI·HIC	7

1. — ITA·MOV. Le *ita* latin, correspondant au *εἶπω* grec, si fréquent dans les textes similaires, annonce la formule prononcée par le *magus* ou la sorcière². Et c'est ce qui explique que le mot soit suivi d'un point. Inversement, à la fin de la formule, un point précède le HIC, ce qui annonce que la formule est terminée³.

2. — ETOBLA. Le B, sans les deux panses, est une des caractéristiques de la cursive de Glozel (cf. p. 167).

3. — TOS. Ensuite, signe magique, analogue à celui de l'autre inscription⁴. — Puis, la fameuse *scala* magique, si fréquente dans les briques de Glozel et ailleurs, et sur laquelle on discute autant que sur Tychon et Tyché⁵. — Puis, ou un X ordinaire⁶, ou un X sans autre valeur qu'une valeur magique,

1. M. et Fr., II, p. 16, fig. 15. Calquée sur la photographie et réduite au quart de la surface.

2. C'est aussi l'équivalent du *λόγος* ou du *λέγε* des inscriptions séthianiques (p. 171) ou des papyrus, du *dicite* des formules d'Ovide (p. 169, n. 7), du *sic* de Caton (*Jovi sic*, etc., *De agri cultura*, 134), de notre *vox* (p. 171), de notre *lex* (p. 181); etc.

3. Et ce qui doit annoncer, en même temps, que l'acte doit être accompli *hic*, « en cet endroit même », ce qui est la préoccupation essentielle dans les opérations magiques. C'est l'équivalent du *δεῦρο* grec, qui peut être placé en tête (Wessely, *Ephesia grammata*, n° 247; etc.).

4. Ici, p. 158, fig. 1, n° 2 et 8, p. 160 (§ III).

5. Cf. p. 174-175.

6. J'accepterais même *xxali* pour *xali* (p. 174, n. 5), le redoublement de consonnes, sans aucune raison apparente, étant un fait possible dans les textes magiques.

ou, bien plutôt, un troisième $\epsilon\rho\gamma\chi\upsilon\sigma\upsilon\upsilon$ de sorcellerie¹. — Enfin, XAL, XA étant liés.

4. — IHVCVTTYD : VT étant liés, et C retourné.

5. — Ici, il faut lire le texte à rebours, et les lettres têtes en bas : ce qui n'étonnera pas, puisque, comme dans l'inscription précédente (p. 172), il s'agit du nom de l'envoûté : ELYP : CNF. La lettre Y, ici, doit être une forme de V².

6. — LI (liés) OXVM.

7. — Ici, j'avais lu d'abord FVIT ; mais, vu le sens général, j'en suis arrivé à préférer FVTI. Puis, en ligature, HIC.

D'où, pour l'ensemble :

Ita : movet(o) oblatos. J'avais d'abord songé à *move toblatos* pour *tabulatos*, c'est-à-dire *tabulata*, et ceci désignant les $\epsilon\rho\gamma\chi\upsilon\sigma\upsilon\upsilon$ ou appareils de bois marqués ensuite³. J'ai préféré *oblatos* pour *oblata*, « les offrandes », en songeant aux formules similaires de Caton⁴. — Le *xali huc* qui vient ensuite, est un des préceptes courants dans la sorcellerie de Glozel⁵. J'interprète : « saute ici », et je crois qu'il s'agit de l'opération magique ou de la valeur magique que constitue le saut sur l'échelle ou de l'échelle⁶ : la figuration de cette échelle accompagne souvent

1. Cf. p. 160-161 et 165, n. 5.

2. Audollent en donne des exemples, n° 230, l. 1, 6 et 9 ; cf. ici, p. 181, n. 1. Encore que y pour u soit assez banal ; cf. Dessau, *Indices*, p. 838.

3. Ici, p. 160-161 et 165. — Je me demande si je ne dois pas revenir à cette interprétation en rapprochant le texte d'Ammien Marcellin sur une opération magique (XXIX, 1, 29 : il s'agit de disposer et de manœuvrer le trépied ou la table et les autres instruments d'opération) : *MOVENDI autem, quotiens super rebus arcanis consulebatur, erat institutio talis*. D'où il résulte très nettement que *movere* était d'un emploi technique en matière de manœuvre magique. J'ai consulté là-dessus M. Charles Picard, qui me répond avec son obligeance coutumière (4 février 1927) : « L'expression *movere* me paraît s'employer [chez Ammien] au sens où elle est prise aussi dans *movere urnam* (en fait, ce sont les bullelins de l'urne qu'on agite) ; Virgile, *Énéide*, VI, 432 », et il accepte que, même si la table magique « ne bouge pas », « l'expression *movere mensam* devait être consacrée ». Voyez de même, toujours en emploi magique ou religieux, *tripodos movet* (Sénèque, *Médée*, 86), *sacra movere* (Valérius Flaccus, III, 232, 540 ; V, 399), *ancilia movere* (Suétone, *Olthon*, 8), et le commentaire de Servius sur l'expression *sacra movere* (*Ad En.*, IV, 301).

4. *De agri cultura*, 134 : *Jovi ou Jano struem ou fertum ommoveto* ou *commoveto*. De toutes manières (cf. n. 3), il s'agit d'une formule rituelle.

5. M. et Fr., II, p. 13, f. 12, l. 3 : HIC XALI en ligatures ; autres, inédites.

6. Encore que jusqu'ici les détails de l'opération nous manquent. On sait d'ailleurs combien il est actuellement très difficile, faute de textes ou de représentations figurées, de reconstituer les scènes de magie. — Il n'en est pas moins certain que le saut ou la danse humaines, et, en outre, le jet, l'oscillation ou l'arrêt des objets magiques, étaient des manières de consulter le destin ou d'opérer des sortilèges ; cf. le texte

cette formule¹. Et c'est Tyché qui conduira le saut, de manière à lui donner sa valeur opérante: *xali huc ut Tyc(h)e*. Dans l'es-pèce il s'agira de « nouer les aiguillettes d'un *Lupus*: *ut Tyc(h)e li(ge)l oxum*² *Lup(i) Cn(ei) f(ili)l*. Et, me souvenant d'une inscription similaire où l'on appelle un individu du mot injurieux de *fututor*, « paillard »³, je complète *Lup(i) futi-(toris)*⁴. — Le *hic* de la fin semble indiquer, comme le *hoc* d'une autre inscription, que la formule d'envoûtement est achevée: *ita et hic* l'encadrent⁵.

La déesse Tyché préside donc à la manœuvre de l'échelle⁶. Or, précisément, Élien, dans un texte que M. Herter n'a pas étudié⁷, considère l'échelle comme une sorte d'équivalent mystique de la roue, et la place, au même titre, sous l'action de Tyché la Fortune⁸.

Donc, ici, Tychon dénoue les aiguillettes ou punit l'auteur du maléfice; Tyché les noue. Il y a donc, entre eux deux, une véritable compétition. Et c'est pour cela que tel monument

d'Ammien Marcellin, XXIX, 1, 31 et 32: (*anulus*, l'anneau magique) *per intervalla distincta retinentibus singulis litteris incidens saltuatim heroos efficit versus*; et plus loin: *quærentibus nobis qui præsentî succederet imperio, adsurgens anulus duos præstrinxerat syllabus*, etc. — Nous avons également, je crois, une très curieuse allusion au « saut » magique, même des objets, dans le passage de saint Augustin sur les sorciers (*De doctr. Christ.*, II, 20, 3, P. L., XXXIV, c. 50): *Ad hoc genus pertinent (molimina magicarum artium) omnes etiã ligaturæ atque remedia, sive in præcantationibus... sive in quibusque rebus suspendendis atque illigandis vel etiã saltandis quodammodo*. Il y a *saltandis* dans tous les manuscrits, sauf dans un, qui porte *aptandis*, admis à tort par les éditeurs.

1. Ici, p. 159-160.

2. Pour *ossam*, qui est fort connu (cf. Charisius chez Keil, *Gr.*, I, p. 139). Sur l'emploi et même l'abus de X à Glozel, cf. p. 172, n. 8, p. 181, n. 1. — *Oxum* est, je crois, l'équivalent de *mentula* plutôt que de *ossa* ou de l'ensemble des os. Dans le même sens, je crois, le *artus* de l'inscription de Maar (n. 3; ici, p. 203).

3. Inscription de Maar près Trèves, Audollent, n° 103; *Corpus*, XIII, 10008, 7: *artus* (= *ossa*, *neruos*) *ligo Dercomagni fututor(is)* [c'est l'interprétation d'Oxé, la seule bonne]. Cf. *bonus fu(tu)tor*, *Corpus*, IV, 2248, et, je crois, *foltrix* dans une autre inscription magique (Audollent, n° 191).

4. D'ailleurs *futitor* paraît être une forme courante pour les grammairiens (voir De Vit, au mot *Futio*).

5. Ou bien est-ce l'indication du lieu nécessaire (cf. p. 173, n. 3).

6. Que l'échelle, en soi, puisse être employée en matière de magie érotique, c'est ce qui me paraît bien résulter de l'image féminine obscène [Baubo?] tenant une échelle à la main (A. B. Cook, *Zeus*, II, p. 131-132).

7. Herter, p. 40. Non plus que le texte similaire d'Eustathe. Cf. n. 8.

8. Élien, *Variae historiae*, II, 29: Πιτταχός ἐν Μυτιλήνῃ κατεσκευάσατο ἐν τοῖς ἱεροῖς κλήμασιν εἰς οὐδέμιαν μὲν χρῆσιν ἐπιτηδεύσας, αὐτὸ δὲ τοῦτο, ἀναθήματα εἶναι· αἰνιττώμενος τὴν ἐκ τῆς Τύχης ἄνω καὶ κάτω μεταπίπτουσαν, τρόπον τινὰ τῶν μὲν εὐτυχεύοντων ἀκρότων, κακίωντων δὲ τῶν δυστυχεύοντων. Voyez de même le texte d'Eustathe (p. 160, n. 2).

classique (*fig. 4*) nous représente ici un démon au phallus ailé en fière posture et, à côté de lui, mais s'en détournant, une



FIG. 4. — Bas-relief d'Aquilée¹.

Fortune tenant son gouvernail². Et les érudits allemands de l'ancienne école ont eu raison d'y voir Tychon³ et Tyché⁴ et

1. D'après une photographie obligeamment fournie par M. Giovanni Brusin, directeur du Musée royal italien d'Aquilée.

2. Maionica, *Führer durch das K. K. Staatsmuseum in Aquileia*, 1910, p. 56, n° 54, sous le titre de *Tyche- und Tychonrelief*.

3. O. Jahn, *Specimen epigraphicum*, 1841, p. 66; Panofka, *Arch. Zeitung*, t. II, 1844, c. 249 sq; etc. Cf. Herter, p. 40-41.

4. Si cette représentation n'est pas purement fantaisiste, s'il s'agit vraiment d'un type de démon, ce démon étant représenté avec jambes et marchant, mais sans tête, le Tychon d'Aquilée doit être ajouté aux différentes variétés de démons acéphales récemment étudiés par Preisendanz et Eitrem (p. 183). Et il est d'autant plus vraisemblable que l'acéphalie pouvait être l'un des caractères du démon phallique, que nous retrouverons ces deux éléments combinés dans les figurines d'argile de Glozel (p. 180-181), et qu'à chez le démon féminin *Bauha* (cf. p. 182) l'acéphalie se combine avec la présentation des *genitalia*.

de rapprocher l'un de l'autre le démon et la déesse¹. La sorcière de Glozel leur donne raison.

Comment expliquer ce rapport entre Tyché et Tychon, et, somme toute, leur hostilité, ou, si je peux dire, leur incompatibilité érotique, l'une, la Fortune vierge ou pudique, nuisant à l'éréthisme, l'autre, un démon priapique de la pire espèce? Mais ceci, sans être difficile à expliquer, nous entraînerait trop loin de Glozel.

IV. — FIGURES D'ENVOUÈTEMENT²

Il faut distinguer parmi les objets trouvés à Glozel : 1° les amulettes (avec ou sans inscription); 2° les vases et autres objets ayant servi à des préparations ou opérations magiques; 3° les pièces d'envoûtement, c'est-à-dire les simulacres des individus ou des membres humains contre lesquels étaient prononcées les formules de ligature.

Ces dernières pièces sont en argile³, ce à quoi convenait admirablement la nature du terrain. L'argile⁴, la cire et le plomb⁵ étaient les trois matières essentielles pour les opérations de ligature.

1. Panofka, *Ann. dell' Inst.*, I, 1829, p. 310-311; et voyez p. 170, n. 1.

2. C'est, je crois, ce que l'on appelle aujourd'hui en sorcellerie « les images »; voyez le texte cité p. 165, n. 6. L'expression latine paraît avoir été *effigies* Horace. *Sermones*, I, 8, 30; Virgile, *Buc.*, VIII, 75; cf. ici, n. 4 (inspiré de textes anciens?).

3. Et ici doit être mis en évidence le fameux vers de Virgile dans les *Bucoliques* (VIII, 80):

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit.

4. La question de l'emploi magique de l'argile a été agitée surtout par Abt (*Apologie*, p. 79-81), à propos du vers de Virgile (ici, n. 3) et de l'expression d'Apulée (*Ap.*, 30), *limum durabilem*. Il n'a pas eu de peine à montrer qu'il s'agissait, non pas d'un fragment d'argile, mais d'une image magique. Mais la question se pose à propos de ce passage de Virgile (et c'est la même que nous indiquerons ici à propos des figurines de Glozel, p. 182), s'il s'agit de l'image d'un démon ou de l'image de l'envoûté. Car, d'après les papyrus et, au surplus, d'après une tradition qui remonte jusqu'à la Chaldée, on pouvait façonner l'une ou l'autre, en cire ou en argile. Abt fait remarquer à ce propos que, d'après un $\pi\lambda\tau\rho\rho\alpha\tau\acute{\iota}\delta\epsilon\sigma\mu\omicron\varsigma$ du grand papyrus de Paris (lignes 329-334, Wessely; Kuhnert, dans *Rheinisches Museum*, t. XLIX, 1894, p. 45 sq., p. 49, n. 9), la figure d'argile était enterrée [sans doute pour se durcir comme la terre, *limus ut hic durescit*]. Et voilà qui expliquerait (cf. p. 185) l'enfouissement, à Glozel, de tant de pièces d'envoûtement. On voit encore par là combien ce gisement de Glozel peut résoudre de petits problèmes de sorcellerie, et enrichir nos connaissances sur la magie antique. C'est l'équivalent, sur le terrain, du plus riche des papyrus. — Pour l'époque actuelle, le texte cité p. 165, n. 6. Et de même, le passage de Jean de Salisbury, *Polyeraticus*, éd. de Leyde, 1595, I, 12, p. 31-32: *MULTIVOLI sunt qui ad effectus hominum immutandos in molliori materia, cera forte vel limo, eorum quos pervertere nituntur effigies expriment.*

5. Pour la cire, ici, n. 3 et 4; pour le plomb, p. 178, n. 3; etc.

Voici les différentes sortes de pièces que j'ai relevées dans les publications de MM. Morlet et Fradin :

1° La figuration schématique d'un corps humain en son entier¹. — Le corps, bien entendu, est ramené à des éléments plus ou moins géométriques : une masse d'argile figurant le torse, et là-dessus quatre fortes excroissances en forme de moignons, représentant la tête, les deux bras, et les jambes, celles-ci en un seul moignon, figurées sans doute liées ensemble², conformément au rituel magique³. La figuration des membres humains par une espèce de boule ou de tronçon s'explique, non seulement par la simplification de l'opération matérielle, mais encore par la destination de l'opération magique, qui était de nouer et de lier⁴.

La figure d'envoûtement porte encore la trace de la pression des fils dont on l'avait fortement nouée, toujours conformément au rituel⁵.

Il y a trace, également, d'un trou à droite, entre la tête et le moignon du bras droit. C'est le signe de la fameuse percée au foie, rituelle pour amener l'envoûtement complet⁶.

1. C'est ainsi que j'interprète la figure de M. et Fr., III, p. 30, fig. 31. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il s'agisse d'une pièce différente du matériel magique, et les auteurs ont pensé à une bobine. Ce qu'on appelle « bobine » peut être le fameux *rhombus*, où s'enroulaient les *licia* ou fils destinés à lier les figurines d'envoûtement et à d'autres opérations magiques : *cantata ligat cum fusco licia rhombo* (Ovide, *Pastes*, II, 575); *scit bene quid torto concita rhombo licia, quid valeat, etc.* (*Amores*, I, 8, 8); etc. — Autre figure d'argile, moins nette, mais plus sûrement image d'envoûté, III, p. 46, fig. 52. — Une figuration absolument similaire à celle dont nous parlons ici se trouve sur une tablette de plomb d'envoûtement de la série séthianique (Wünsch, *Seth.*, n° 2, p. 8). On l'interprète, à tort ou à raison, comme la momie d'Osiris (cf. Audollent, p. 202).

2. De là sont venues les expressions, techniques en sorcellerie, de *καταδέν*, *ligare*, « nouer », « lier ».

3. Voyez le texte si curieux de Sophronios, *Cyri Miracula*, § 12, *Patrol. Gr.*, t. LXXXVII, c. 3455 : il s'agit d'une sorcière qui a « lié » un jeune homme, *ἵποισι δὲ νεκροῦ μηδὲν διατρέποντα* [cf. la momie, ici, n. 1], *χεῖρας καὶ πόδας τῷ φαρμάκῳ συνδήσασα*. Et voyez les poupées de plomb trouvées au gisement magique de Tell Sandahannah (p. 157, n. 4) et étudiées par Wünsch (*Eine antike Ruchepuppe*, dans *Philologus*, t. LXI, 1902, p. 26), dont les membres sont repliés et noués par des bandelettes. — Je me demande si Ovide, envoûté à ce point de vue, n'a pas songé à quelque image de ce genre, en écrivant (*Amores*, III, 7, 15) *truncus iners jacui, species et inutile pondus*.

4. Ici, n. 3.

5. Les textes sont innombrables. — Sur cette question des fils ou liens, *licia*, cf. ici, n. 1, et Audollent, p. LXXVII sq.

6. *Medium tenuis in jecur egit acus*, dit Ovide, *Amores*, III, 7, 50. *Devovet absentis, simulacraque cerea stigit, et miserum tenuis in jecur urget acus*; Ovide, *Heroides*, VI, 91-92. — On sait quelle importance avait le foie dans les théories biologiques de l'An-

2° La figuration de la tête seule¹, sous forme de vase² avec schématisation du masque humain, nez, yeux et bouche³; les yeux démesurément agrandis et arrondis, comme si on avait enfoncé le doigt ou quelque instrument dans l'orbite : ce qui se pratique, en matière d'envoûtement⁴, pour aveugler l'individu que l'on poursuit.

3° Une figuration de ce genre, mais sans la bouche⁵. Il s'agit sans doute⁶ de l'individu que l'on veut rendre muet, par

tiquité, *sedes animi et officina sanguinis*, dit justement De Vit (au mot *Jecur*), et *domicilium vitæ*, dit Cicéron (*De natura deorum*, I, 35, 99). De là, par suite, son rôle en divination, ce dont Hopfner a justement conclu (II, § 276) : *Bei der ausserordentlichen Bedeutung, welche der Leber in der Mantik aller antiken Völker zukommt, ist es begreiflich, dass Plato, Tim., p. 71, gerade die Leber als Sitz der ἐνθουσιασμός namhaft macht, wir können annehmen, dass man gläubte, die begeisterten Götter und Dæmonen stiegen bis in dieses Organ hinab.*

1. M. et Fr., III, f. 55, p. 53. — Je ne sache pas que l'on ait spécialement envoûté ou noué la tête; jusqu'à nouvel ordre, je ne trouve rien qui la vise spécialement. J'interprète ces figures comme des représentations symboliques de l'individu visé, la tête ou le visage signifiant l'homme à maudire, ainsi que cela se pratiqua durant tout le Moyen-Age; et je rapporte à ce sens symbolique, et non pas à la tête spécialement visée, le passage de Sénèque, *De beneficiis*, VI, 35, 4 : *Exsecraris illum et caput sanctum tibi dira inprecatione defigis.* — Y a-t-il un lien entre cette tête d'argile et le crâne dont on se servait pour les opérations magiques (ici, p. 209)? Mais il y a certainement analogie absolue avec la tête qui, dans les papyrus magiques, est tenue à la main par un démon (Eitrem, *Pap. Oslo.*, p. 20, pl. 4, et p. 59); cf. notre n. 6.

2. Avec fond circulaire comme support et orifice supérieur fort étroit. Il y a là, évidemment, des détails voulus, techniques, se référant à une opération magique déterminée. Et cette opération, s'il s'est agi d'une préparation officinale, a dû se pratiquer dans le vase même représentant l'envoûté, ce qui signifiait par là qu'elle pénétrait son corps (cf. la fin de la n. 6). C'est usage courant.

3. En admettant, comme l'indiquent un instant les auteurs (p. 53), que le long « sillon » inférieur représente « une bouche démesurément agrandie » (cf. Eitrem, ici, n. 6). Mais si c'est une fausse vision produite par la photographie (ce que disent plus nettement les auteurs), cette figuration (sauf la question des yeux) rentrerait dans celle qui suit, des têtes sans bouche.

4. Renseignement pris auprès d'un expert en sorcellerie contemporaine. — L'envoûtement par destruction des yeux semble avoir été d'usage contre les voleurs : ἄστυν κροῖω τὸ οὐάτιον σφύρη ταύτη, ὃ τοῦ κλέπτου ὀφθαλμὸς κρουέσθω καὶ φλεγμαινέσθω ἄχρι οὗ αὐτὸν μηνύσῃ (papyrus Anastasy, I 93-95, Wessely). L'usage d'aveugler le voleur par envoûtement est demeuré longtemps (cf. Kunbert, p. 34, n. 3).

5. En acceptant la très vraisemblable conclusion des auteurs sur l'interprétation du bas de la figuration précédente (pas de bouche, ici, n. 3). Autres, III, p. 28 et fig. 29 : deux vases à 4 figures sans bouche (je donne l'interprétation des auteurs). Je ne peux croire que la fig. 30 bis (M., p. 28) ne représente pas autre chose qu'un visage ἄστομος.

6. C'est, je crois, l'interprétation la plus conforme aux habitudes magiques, à la pratique du *similia similibus*. Je ne peux cependant exclure l'hypothèse que la bouche a été supprimée soit par négligence ou rapidité d'exécution, ou encore parce que, dans les cas de figuration simplifiée à outrance, on réduisait le visage humain au schéma formé par les lignes des arcades et du nez et les cercles ou ronds des yeux. On trouve des schématisations de ce genre, sans bouche, dans certaines têtes de papyrus (Eitrem, *Pap. Osloenses*, p. 20 [19^e siècle], pl. 4, p. 59), sans parler d'images plus anciennes. M. Eitrem veut bien m'écrire à ce sujet, après examen du

exemple en cas de procès; et de ce genre de maléfice, nous avons d'innombrables exemples¹.

4° Des phallus ou plutôt des groupements d'organes génitaux masculins, sans doute en vue de « nouer » ou « dénouer » les aiguillettes » d'individus², figurés uniquement par l'organe visé³.

5° Le même phallus avec représentation de l'organe féminin⁴. J'ai peine à croire, vu la similitude et la simplicité de tous ces objets d'argile, qu'il y ait là une idole bissexuée, ce qui d'ailleurs ne conviendrait pas au caractère d'ensemble du gisement⁵. Je suppose qu'on a voulu lier ou délier, d'un seul coup, un homme et une femme⁶.

6° Le même phallus encore, mais avec, au centre, la représentation schématique du visage, yeux, sourcils et nez réunis en arcature⁷. Il s'agit, je suppose, d'un envoûtement d'en-

papyrus (15 février 1927) : « La tête tenue à la main [pl. 4] est sans bouche, mais avec une ligne par-dessous pour marquer le menton. Sous cette ligne, deux autres, verticales, pour signifier les jambes [a-t-on constaté un fait semblable à Glozel? C. J.]. C'est une figure pour ainsi dire *asomatique*, opposée à la figure *acéphale*. Mais je ne sais si la bouche est supprimée à dessein, ou si le tout n'est pas seulement une abréviation de la figure humaine torturée. » Et s'il faut accepter cette hypothèse du vase-corps humain, ce serait tout simplement une manière de faire pénétrer plus complètement la préparation magique dans les organes de l'envoûté (cf. p. 179, n. 2). — Je ne peux m'empêcher d'exclure, pour expliquer ces masques, l'idée d'ἀπορρόπαιον, sur quoi nous reviendrons.

1. Cf. Audollent, n° 303 : *Colligo, ligo lī(n)gua(m)...* ne quit (= possint) re(s)pondere, facias il(l)os mutos; *Id.*, n° 219; et quantité de *defixiones judiciarix* similaires (cf. Audollent, p. lxxxix-xc). Plus particulièrement, n° 222 : *Huic gallo lingua(m) vivo extorsi, et defixi sic inimicorum meorum linguas : adversus me ommutescant.* — Jusqu'à nouvel ordre, je ne peux admettre un lien entre cette suppression de la bouche et la croyance qu'elle donnait passage à l'âme ou à la vie.

2. Genre d'opération magique qui paraît avoir été courant, avec sa contre-partie, à Glozel (p. 172 et 175). Sur cette opération, Ovide, *Amores*, III, 7; sur la contre-partie, Pétrone, *Sat.*, 137-138. — Sur la possibilité qu'il s'agisse là, pour tous ces phallus, d'idoles, plus loin, p. 182 sq.

3. En supposant qu'il se soit trouvé à Glozel des phallus sans schéma de figure (*contra*, n. 7).

4. M. et Fr., III, p. 38, fig. 42 (avec figuration du masque humain; cf. n. 7).

5. D'autant plus que cette présence de l'organe féminin n'est pas constante; cf. n. 7.

6. Que l'on pût nouer ou dénouer ensemble homme et femme, c'est ce qui me paraît conforme aux pratiques éternelles de la sorcellerie; cf. dans le rituel catholique (par exemple, *Rituel Ebroïcense* de 1706, p. 229) : *Exorcismus super conjugatis qui aliquo delincentur ligamine quominus debitum matrimonii sibi invicem reddere possint.* Et il semble que l'on ait des formules d'envoûtement englobant un couple (*Babulium et fostriceu ejus*, Audollent, n° 191).

7. M. et Fr., I, p. 49, fig. 52; III, p. 37, fig. 41 (on en signale trois de ce type); III, p. 38, fig. 42 (avec sexe féminin; c'est celui, bissexué, dont nous venons de parler, notre n. 4). Il semble donc, d'après les auteurs, que tous les phallus étaient accompagnés du masque humain.

semble, ou, si l'on préfère, de la suppression des facultés intellectuelles et génétiques¹ : ce pourquoi on a accumulé sur une même figure phallus et visage, conformément à une habitude courante en matière de modelage ou de sculpture magiques².

Je ne crois pas que l'on ait encore découvert, dans le monde classique, un ensemble aussi complet de figures d'envoûtement.

1. Si c'est en matière magique et particulièrement d'érotisme, et pour une commune ligature, qu'on a associé ainsi les éléments de la face et les éléments des sexes, on peut rapprocher de nos phallus-visages certaines poésies d'Ovide (*Amores*, III, 7, vers 9 sq), et de bien d'autres; et en rapprocher aussi l'inscription d'envoûtement de Glozel (II, p. 16, fig. 15; ici, calque sur photographie, ramené au quart de la surface), que j'ai interprétée ainsi, d'ailleurs sous réserves pour certains mots :

IT. JH	LIX OBL	1
JTY V HI	LICYLIII	2
JX WCTH	OXVMOBLI	3
IT = O	LIXHTILO	4
OXOHWCH	OXOHVOTI	5
HTIRSLI	SEXTILP LI	6
XHWOT	XV MV X	7

1^{re} ligne : j'ai songé d'abord à ITA (cf. p. 173). — 2^e ligne : IC liés (cf. p. 171). Y est une forme de V (cf. p. 174). IL renversés comme signifiant le nom de l'envoûté (cf. p. 174). — 3^e ligne : LI liés. — 4^e ligne : LIX liés. IL renversés pour le même motif. — 5^e ligne, retournée tout entière pour le même motif. — 6^e et 7^e lignes : les deux dernières lignes semblent d'une autre main. J'ai déjà étudié le serpent (p. 161) et l'échelle (p. 159-160) EX, TIL, XV et MV liés. — Je lis :

Lix [= *lex*]. *Oblig(a) li(n)eu(am) il(lius) hi[c]*; *oxum obli(g)a*; *lixet il(lius) o(xum)*; *liga h(u)jus oxo. Sextil(ii) p(rece) [??]. Lixumux.*

Je laisse aux linguistes le soin d'expliquer les formes *lixet* et *lixumux*, *oxo* et *oxum* (cf. p. 172, n. 8, p. 175, n. 2). Il est visible que l'on a voulu répéter et varier la formule de ligature, ce qui est courant en magie. *Lex* doit être l'équivalent du *λόγος* (p. 171, p. 173, n. 2). *Lieu(am)* pour *linguam* ne doit pas plus étonner en épigraphie populaire de Gaule que *licua* pour *linguam* en épigraphie vulgaire du Latium (inscription magique de Nomentum; Audollent, n° 134; Borsari, *Notizie degli scavi* mars 1901, p. 209).

2. Cf. p. 182-183.

P.-S. — **Images ou volts**¹? — De cet ensemble d'objets en argile, que j'ai considérés comme des pièces d'envoûtement, on a supposé que c'étaient des amulettes, des ex-voto ou des idoles, c'est-à-dire des objets de protection ou de culte. Voici les motifs pour lesquels je n'ai pu accepter l'une ou l'autre de ces hypothèses, d'ailleurs vraisemblables, et qui, au surplus, ne changent rien de l'espèce ou de la date du gisement. Et ce gisement n'en demeure pas moins une des dernières manifestations, en une des parties les plus reculées de l'Empire Romain, de la sorcellerie antique.

Les talismans sont d'ordinaire moins encombrants, quoique en matière plus dure²; les idoles ont un type plus uniforme, consacré, et se présentent le plus, souvent sur des socles. Puis, phallus ou figures en argile cadrent singulièrement avec les briques gravées, dont aucune, que je sache, n'est un ex-voto. Les visages, en particulier, réveillent de très près le souvenir de ce qu'on appelait jadis les *vultus*³, les formes magiques de faces humaines, toujours destinées à l'envoûtement. On dit même qu'« envoûter » vient de là, de *inveltare* ou *invultuare*, « façonner en visage⁴ ». J'ai d'ailleurs indiqué (p. 179, n. 2 et 6) que les visages à figures avaient dû servir à des préparations officinales, ce qui ne pourrait convenir à des têtes d'idoles.

S'il s'agissait de figures ou d'idoles de divinités ou plutôt de démons, on pourrait supposer :

1° pour les simples phallus, s'il y en a, Tychon ou n'importe quel équivalent de Priape (cf. ici, p. 183, et la thèse de Herter, ici, p. 93);

2° pour les phallus bissexués, quelque démon hermaphrodite, par exemple *Aphroditus* (cf. Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 6 sq.; Herter, p. 58 sq.);

3° pour les phallus à schéma de figure humaine, un de ces démons acéphales ou bien plutôt stéthocéphales (à tête sur la poitrine) où les éléments du visage étaient plaqués sur le buste au-dessus du bas ventre, l'équivalent mâle, par exemple, des figurines dites de *Baubo* (*Priene*, 1904, p. 161 sq.; Diels, *Arcana Cerealia*, dans les *Miscellanea Salinas*, 1907, Palerme). Cf. sur le démon acéphale : Delatte, *Bull. de corr. hell.*, XXXVIII, 1914, p. 189 sq., etc.; Hopfner, t. II, § 186 sq.;

1. J'appelle *volt*, conformément à l'usage de l'ancienne magie, la figure ou la chose qui représente la personne envoûtée et sur laquelle s'exerce l'opération ou l'incantation de sortilège; cf. ce que j'ai dit autrefois là-dessus, *Compte rendu de l'Acad. des Inscriptions*, 1897, p. 183. L'usage du volt demeure d'ailleurs toujours constant en matière d'envoûtement.

2. Ceci n'est pas une règle et vise surtout les talismans personnels. Les talismans protecteurs des édifices pouvaient être également, je crois, en argile et de taille conséquente; cf. l'article *Amuletum* (par Labatut) dans le *Dictionnaire des Antiquités*, les articles *Amulett* et *Aberglaube* dans le *Pauly-Wis-owa* (tous deux de Riess), et reportez-vous aux renvois indiqués par les tables dans l'ouvrage de Hopfner.

3. Ou *volt* (cf. ici, n. 1), du moins dans le sens originel et étymologique du mot.

4. Cf. p. 177, n. 4; ici, n. 1; p. 165, n. 6.

Eitrem, *Pap. Osl.*, p. 47 sq.; le même, à propos du travail de Preisendanz (*Akephalos*, 1926, *Beihette zum Allen Orient*, VIII), dans *Gnomon*, 1927, p. 177. Remarquez cette définition de ce démon : ὁ ἐν τοῖς περὶν ἔργων τῆν κερζάλην καὶ τῆν ὄρατιν, οὗ τὸ στόμα διὰ πικρὸς καίεται¹. Ici encore, d'ailleurs, on peut faire intervenir Tychon, la stéthocéphalie étant souvent accompagnée d'ithyphallisme ou d'expression sexuelle.

4° pour les têtes sans bouche (p. 179-180), la déesse *Muta* ou *Tacita*, à qui Jupiter avait arraché la langue (Ovide, *Fastes*, II, 608).

La diversité de ces attributions est d'ailleurs pour moi un motif, au moins provisoire, de maintenir l'idée de pièces d'envoûtement. Mais je n'ai jamais nié qu'il n'y eût un lien entre tel démon et telle pratique ou image d'envoûtement. *Muta*, par exemple, présidait à l'envoûtement pour rendre muet (Ovide, *Fastes*, II, 572 et 581 : *Sacra facit Tacitæ, ... hostiles linguas inimicaque vincimus ora*), Tychon et Tyché pour dénouer ou nouer les aiguillettes (p. 172 et 175). Et l'on sait que maintes fois, en vue d'un envoûtement, on préparait et on enterrait ensemble² et la figure de l'envoûté et la figure du démon correspondant³.

V. — L'ARGILE MAGIQUE

On s'est étonné de voir, à Glozel, le rôle prépondérant joué par l'argile⁴. — Mais l'argile, malléable et durcissante⁵, a été, en sorcellerie, aussi souvent employée que la cire ou le plomb. Et le sol de Glozel⁶, essentiellement argileux⁷, offrait aux opérations magiques une matière première immédiate et inépuisable.

1. Pap. du *British Museum* XLVI (Anastasy), I, 146-158, Wessely. Peut-être y a-t-il là quelque allusion à ce long sillon constaté au bas des figures (p. 179, n. 3).

2. Et on enterrait aussi la tablette à formule incantatoire (grand pap. de Paris, I, 329-334; cf. Kuhnert, p. 49). — Et c'est pour cela qu'il eût été d'un intérêt souverain, lors des fouilles, d'indiquer la place exacte de chaque objet, de manière à savoir, par exemple, si telle brique ne correspondait pas à tel phallus ou à tel vase.

3. Horace, *Sat.*, I, 8, 38 sq.; grand papyrus de Paris, ici, n. 2 et p. 185, n. 6. — Voyez en dernier lieu, sur la difficulté de distinguer démon et envoûté, Eitrem, *Gnomon*, 1927, p. 177-178.

4. Cf. ici, p. 166, 170, 173, 177 sq.

5. Je traduis ainsi (et non par « durable ») l'expression d'Apulée, *Apol.*, 36, *limum durabilem*.

6. Outre Apulée (n. 5) et Virgile (p. 177, n. 3 et 4), quantité de textes, empruntés surtout aux papyrus, ont été réunis par Kuhnert, *Feuerzauber*, dans *Rheinisches Museum*, n. s., t. XLIX, 1894, p. 37 sq., et par Abt, *Die Apologie des Apuleius*, 1908, p. 79 sq. L'usage magique de l'argile peut se suivre, à travers tout le Moyen-Age, jusqu'à l'époque actuelle (cf. p. 165, n. 6).

7. Cf. Morlet et Fradin, I, p. 5.

Les briques¹ ont été également une surprise. — Mais l'emploi de la brique est constant en sorcellerie², et attesté par les textes depuis l'ancienne Égypte³ jusqu'au Bas Empire⁴.

Mais, dira-t-on, la plupart de ces briques ne sont pas cuites⁵. — Ce sont, je crois, proprement celles qui ont servi aux opérations magiques⁶. Et alors, qu'on les compare aux « briques crues » du grand papyrus de Paris⁷ ou aux « briques neuves » des papyrus démotiques de l'Égypte⁸.

On s'est d'ailleurs également étonné de ce que rien n'indique, ni dans les briques à inscriptions, ni dans les vases en argile, ni même dans ce que j'ai appelé les pièces d'envoûtement, rien n'indique une cuisson prolongée. — Mais, si l'on veut bien examiner les papyrus de sorcellerie, on verra que les préparations magiques, aussitôt achevées, doivent être mises en rapport avec les démons ou les esprits à qui elles sont destinées⁹. Pas une seule fois, elles ne sont soumises à un travail industriel quelconque, en dehors de la main qui les a confectionnées. Et cela s'explique : la rapidité, et pour ainsi dire l'action immédiate et sur place, étant la condition essentielle de la réussite en affaire magique¹⁰.

On a constaté que ces vases avaient été très rapidement fabriqués, qu'ils n'avaient point servi à des usages courants, ou que même ils n'avaient point servi. — C'était la règle constante en sorcellerie : le vase devait être fabriqué en vue d'une opération déterminée, et ne servir qu'à cette opération¹¹ ; εἰς

1. Ici, p. 166, 170, 173, 181.

2. En dernier lieu, Eitrem, *Papyri Osloenses*, p. 63.

3. D'après Wiedemann, *Magie und Zauberei im alten Ägypten (Der alte Orient, VI, 1905)*, p. 22.

4. *Pap. Osl.*, I, 138-139, ἐπι τὰ πλεονεχία (IV^e siècle ap. J. C.). Cf. n. 7 et p. 185, n. 9.

5. Il y en a cependant de cuites, mais ce sont celles qui ont servi à l'aménagement de la fosse (« seize grandes dalles cuites », M. et Fr., I, p. 5), et par suite étrangères aux opérations magiques.

6. P. 166 sq., 170, 173, 181.

7. *Κάθιστον αὐτὸν εἰς πλίνθους ἀμάζας* : il s'agit de l'enfant sans souillure qu'on charge de l'opération magique ; grand papyrus de Paris, ligne 900, Wessely.

8. Lexa, *La Magie dans l'Égypte antique*, t. II, p. 124, 129, 135.

9. Voyez les recettes magiques chez Abt et Kunbert (p. 183, n. 6), et les inscriptions du recueil d'Audollent.

10. De là les formules si fréquentes, ἤδη, ταχύ, jam jam, cito cito, ex hac hora, etc. ; Audollent, p. 555-557.

11. La « nouveauté » ou la « virginité » de l'objet destiné aux opérations magiques et du reste un principe essentiel en sorcellerie, aujourd'hui comme autrefois.

χρῆσαν ζυγίην, disent les Cyranides¹, *in novo vase*, dit Pline². Il est bien évident, dans ces conditions, que c'était la sorcière, son esclave ou son client qui fabriquait ces vases sur place, avec l'argile du lieu, très vite et sommairement³.

Vases, figurines et briques sont en quelque sorte, à Glozel, intercalés dans l'argile du sol. — C'est encore une pratique courante en sorcellerie: ce qui était adressé aux démons était confié à la terre, intermédiaire entre les vivants et le monde infernal⁴.

On a cru reconnaître un ordre relatif en lequel les objets se présenteraient dans le gisement: non pas dispersés pêle-mêle, mais disposés avec intention et suivant une certaine règle. — Rien de plus naturel, si le terrain était, non pas le lieu où l'on jetait des objets inutiles, mais une place réservée pour des objets efficaces⁵.

On me dit qu'on a trouvé à Glozel une ou plusieurs tombes. — Sous réserve de l'exactitude du fait, je ne serais pas surpris de ce contact entre des tombes et une agglomération, une resserre d'objets magiques, formules ou pièces d'envoûtement. Ce contact des tombes et des cadavres⁶ était ce qu'il y avait de plus avantageux pour la réussite des opérations de sorcellerie⁷: « sautez⁸ sur les briques du tombeau », ordonne aux démons le papyrus d'Oslo⁹.

1. *Les Lapidaires grecs*, II, éd. de Mély et Ruelle, p. 58, 13. Etc.

2. Pline, *Hist. nat.*, XXXII, 76; XXXII, 85; *novo fletili*, XXVIII, 46. Cf. Marcellus Empiricus, XXVI, 107, *in nova olla* (le mot de *puer virgo* indique le caractère magique de l'opération). Je cite quelques textes entre cent et davantage.

3. Lisez ce passage de Pétrone (*Sat.*, 13), relatif à l'atelier de la sorcière: *Nova terræ pocula, quæ facili vilis rota finxerat acta*.

4. Voyez chez Audolent, les invocations à la Terre (p. LXII) et aux dieux infernaux (p. LX-1). De là l'enfouissement systématique (n. 6 et p. 177, n. 4).

5. Cf. n. 6. C'est pour cela qu'il eût été particulièrement utile, je le répète (cf. p. 183, n. 2), d'indiquer avec le plus grand soin la place de découverte de chaque objet.

6. En particulier πρὸ ἀώρου ἢ βιαίου (ou βιαιοθνήτου) μνήμα (p. ex. grand papyrus de Paris, I 333-334, Wessely). — Je me demande si dans le culte rendu par les Chrétiens de Tours, comme à la tombe d'un saint, à la tombe d'un *latro ob scelera percussus* Sulpice, *V. M.*, 11, 4), il n'y a pas à l'origine quelque chose de ce genre.

7. Voyez le grand papyrus de Paris ap. Kuhnert, p. 49. La chose est trop connue pour qu'il y ait lieu d'insister; cf. Audolent, p. cx sq.

8. Ἀνάσθαι, *Pap. Osl.*, ligne 138. Voilà qui rappelle singulièrement la *satire* de nos briques (p. 174-175) et des opérations magiques (p. 174, n. 6).

9. *Pap. Osl.*, p. 9; Ἀνάσθαι ἐπὶ τὰ πλῆθῆ, que Eitrem traduit (p. 26 et 63), *jump upon the bricks of the tomb*.

Le même document ajoute que les démons doivent se barbouiller de boue le visage¹. L'argile, la terre molle, la boue, sont l'accompagnement principal de tous ces rites. — Nulle part, mieux que sur ce sol argileux de Glozel, les démons n'auraient été à leur place, et à même d'agir.

Le « champ magique » de Glozel nous montre donc en objets et en action ce que les papyrus de sorciers nous énoncent en formules.

(A suivre.)

CAMILLE JULLIAN.

1. Πηλωσόμενοι τὰ πρόσωπα, ligne 139. Le rite est connu; cf. Eitrem, p. 63.

CHRONIQUE GALLO-ROMAINE

Spiennes. — A. Rutot, *Note préliminaire sur la découverte faite à Spiennes, dans des galeries souterraines, d'objets façonnés en craie, inconnus jusqu'ici*, Bruxelles, Hayez, 1926, in-8° de 34 p. et 64 grav. ; extrait des *Mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique, Classe des Sciences, collection in-8°, t. VIII. — Tous ces objets sont des faux, et il n'y a pas eu de fouilles. M. A. Rutot a été mystifié. — Dans une brochure que nous recevons à l'instant, M. Rahir plaide les circonstances atténuantes avec une exquise bonne grâce. Pourtant, il faut reconnaître que le faux était patent et que n'importe quel archéologue un peu avisé aurait pu voir tout de suite, devant ce demi-cent d'élucubrations crayeuses, qu'il y avait là œuvre frauduleuse. Pour nous, dès la connaissance des dessins, il y a plusieurs mois, nous avons hautement manifesté notre colère. Et nous ne le regrettons pas. — J'ajoute que, outre l'aspect des objets, il y avait aussi la connaissance du fouilleur, dont M. Rahir indique bien le rôle depuis l'origine. Rahir, *La vérité sur les découvertes néolithiques de M. L. Lequeux à Spiennes en 1924*, extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*.

Alvão. — M. Mendes Carrêa remet au point les fameuses découvertes d'Alvão en Portugal, jugées préhistoriques par les uns, inquiétantes par les autres, et d'ailleurs assez similaires à celles de Glozel¹. Il n'a pas de peine à montrer que le gisement d'objets est indépendant du dolmen, et que le voisinage en a été utilisé (comme si souvent, je crois), pour quelques rendez-vous magiques de l'époque ultérieure. Car il ne faut pas oublier que menhirs et dolmens ont dû provoquer à l'époque romaine autant de superstitions qu'au Moyen-Age. — Je me séparerai cependant provisoirement de M. Mendes Corrêa au sujet de la précision sur la date (je dis provisoirement, car je ne désespère pas de l'amener, après enquête, à mon opinion). Cette date, pour moi, est très voisine de l'ère chrétienne et des temps romains. Les inscriptions me paraissent être de simples variétés, déformées en une demi-

1. *Glozel e Alvão*, dans les *Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia*, 1926, t. III, fasc. II.

ursive, des alphabets ibériques (tels que je les connais par le recueil de Hübner). Quant aux gravures, ce sont de ces images plus ou moins fantaisistes dont usaient et abusaient les sorciers des temps classiques : 1° simulacres de poissons (l'emploi de poissons est habituel en magie; cf le disque en terre cuite du *Dict. des Antiquités*, fig. 306¹, et le poisson d'Hécate²); 2° le dessin d'une plante, fougère ou presle (même remarque³; cf Wünsch, *Seth.*, p. 10); 3° des images de cervidés (même remarque; cf. ici, p. 168-169); 4° une image de sanglier aux soies hérissées (c'est, avec le cerf, l'animal préféré des rites de Diane⁴); 5° en particulier une figure humaine tenant un arc (*Seth.*? cf. Wünsch, p. 6) et chevauchant un cervidé. Ajoutez un très grand nombre de pierres à cupules, qui, évidemment, peuvent être de tout âge, mais qui peuvent être aussi parfaitement de l'époque romaine. Remarquez le trou de suspension sur certains objets, bien caractéristique des objets magiques. Je suis un peu intrigué par la figure plus ou moins simiesque de *Portug.*, pl. 38, n° 66 b : sorcier? singe? chasseur? — Une nouvelle publication s'impose.

Baarburg. — Il y a deux ou trois ans on découvrit à Baarburg, quartier de Baar, dans le canton de Zug en Suisse, je crois à une profondeur médiocre, un crâne humain préparé pour servir de vase à boire, et présentant à son sommet la gravure d'un cervidé. Et l'on songea à une gravure des temps magdaléniens (Tatarinoff, *XVII^e Jahresbericht* de la Société suisse de préhistoire, p. 21-23). J'ai fait aussitôt part à M. Tatarinoff de mes inquiétudes absolues au sujet de cette interprétation, et de mon idée qu'il pouvait s'agir d'un objet afférent à la sorcellerie romaine. Cette idée me paraît s'être confirmée par la découverte, au voisinage immédiat, d'une pierre avec la représentation, « en très fine technique », d'une figure de lion^[?]; et aussi par la découverte de briques et débris franchement romains. — L'usage du crâne humain en matière magique, à l'époque romaine, est connu

1. Les trois signes allongés, en haut et au centre, sont certainement des figures de poissons. Ce disque et les disques similaires n'ont jamais été étudiés avec le soin désirable. Il y a là la plus complète série d'objets magiques en usage dans le monde romain. On les retrouve en partie à Glazel : l'échelle, la main, la brique à cupules, la poupée ou la bobine, les pastilles (de verre), etc.

2. A propos d'Hécate : Καθηέρωσαν δὲ καὶ τὴν τρίγλαν αὐτῆς διὰ τοῦνομα (Cornutus, *Theologiae graecae compendium*, ch. 34, édit. Lang). — Sur l'emploi magique du poisson, qu'il suffise de renvoyer à l'*Apologie* d'Apulée (*maleficio quæri pisciculos*, ch. 29; cf. ch. 25; etc.).

3. Là encore il s'agit d'un objet à emploi magique. Outre les innombrables figurations de plantes ou rameaux dans les documents de ce genre (par exemple, papyrus de Parthey, II, p. 155), voyez l'*Apologie* d'Apulée à propos des *sarculi* (*Ap.*, 30). — Et c'est ici qu'il serait bon de posséder, ce qui nous manque, une étude comparée de ces figurations et des traités de *virtutibus plantarum* (en dernier lieu, *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, t. VIII, III^e p., p. 153 sq.; IV^e p., p. 254 sq.).

4. *Setosi caput hoc aprī tibi, Delia, parvus et ramosa Micon vivacis cornua cervi* (Virgile, *Bucol.*, VII, 29-30). Je ne serais pas étonné que le hérissément des soies ait une importance en magie.

par un texte curieux¹. Les os travaillés (on dit qu'il se trouvait sur l'un d'eux le dessin d'un poisson [?] ²) peuvent parfaitement être, également, de l'époque romaine. Le travail des os était également une spécialité de la profession de sorcier³. — Tout ceci a été discuté au Congrès des Préhistoriens de Suisse à Bellinzona (11 septembre), où M. Tatarinoff a bien voulu faire part de ma conjecture (cf. *Basler Nachrichten*, du 16 septembre 1926, *Beilage* au n° 254).

Glozel. — Si l'on a quelques incertitudes sur les deux grandes inscriptions de Glozel, que je dis fausses (*Revue*, 1926, p. 362, n. 1; 1927, p. 7), je signale les faits suivants : 1° comparez le IILIX de fasc. III, fig. 34, ligne 9 au SIIILIX (*si felix*) de fasc. II, fig. 14, ligne 1 : c'est une copie très exactement faite ; 2° comparez le √ [A renversé] de fasc. III, fig. 34, ligne 6, à celui de fasc. II, fig. 15, ligne 5 (je ne cite que deux exemples entre trente : les inscriptions incriminées ont été faites à l'aide des lettres, soigneusement décalquées, des inscriptions authentiques) ; 3° au milieu on a intercalé ici et là des lettres magiques du Bas-Empire, Δ (mal fait), svastika, théta cruciforme, comme si on voulait tendre un piège aux partisans de la thèse de sorcellerie ; 4° et, à la fin, on a gravé quelque chose comme CLOSEL ou CLOSET (fig. 35, dern. l.), qui aurait permis au mystificateur, le jour venu, de se déclarer aux dépens du mystifié.

Aubière. — Dans des tombes gallo-romaines qui paraissent voisines du v^e siècle découvertes à Aubière en Auvergne, M. Vergnette signale des fragments de céramiques qui « appartiennent pour la plupart à des vases à panse, à col largement rabattu sur les bords, formés d'une poterie grise d'une certaine finesse et de faible épaisseur, sans engobe ni couverture, de dimensions variant entre 15 et 25 centimètres de hauteur ; quelques fragments sont ornés de cercles concentriques incisés à l'ébauchoir » (*Bull. de l'Auvergne*, 1927, p. 16). — Ce genre de vases, à bords repliés, paraît caractéristique de la poterie commune des derniers temps de l'Empire. C'est le genre de vases trouvés à Glôzel ; cf. Morlet et Fradin, I, p. 30 : « Le bord supérieur est toujours retourné en dedans ».

CAMILLE JULLIAN.

1. Hopfner, t. II, § 373, indique la valeur du crâne humain comme organe de sorcellerie, et cite à ce propos un texte important d'un papyrus de Milan. On le trouvera dans le *Catal. cod. astr.*, III, *Append.*, p. 53 ; et chez Abt, *Apuleius*, p. 148 : Ποιησίς κεραίας από τελέσματος του Ἡλιοδώρου ἑπαρον ἀνθρώπου κρανίον παλαιόν καὶ πλύνον αὐτό, etc. Remarquez cette recherche des vieux os. Vieux os et vieilles pierres étaient également recherchés. Voyez encore, au sujet de l'emploi magique du crâne humain, sur une gemme gnostique, le sphinx tenant un crâne sous la patte (Matter, *Planches*, VII, fig. 8), et le bas-relief similaire de Boviolles (Esp. 4675) ; et cf. Eitrem, *Papyri Osloenses*, p. 50.

2. Cf. ici, p. 209, n. 2.

3. Fahz, *De poetarum Romanorum doctrina magica*, p. 42 sq. (pour ne renvoyer qu'à des textes classiques).

PUBLICATIONS NOUVELLES

Librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris (VI*);

PEUPLES ET CIVILISATIONS, histoire générale publiée sous la direction de LOUIS HALPHEN et PHILIPPE SAGNAC.

20 volumes in-8°.

Viennent de paraître :

- I. **Les premières civilisations**, par G. FOUGÈRES, G. CONTENAU, R. GROUSSET, P. JOUGUET, J. LESQUIER. Un vol. in-8°, avec 3 cartes et 1 tableau synchrone. Prix : 30 francs.
- V. **Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle**, par LOUIS HALPHEN. Un vol. in-8°. Prix : 40 francs.

Pour paraître en 1927 :

- II. **La Grèce et l'Orient**, par Pierre ROUSSEL. Un vol. in-8°.
- III. **La conquête romaine**, par A. PIGANIOL (*sous presse*). Un vol. in-8°.
- IV. **L'Empire romain**, par E. ALBERTINI. Un vol. in-8°.

Réduction de 20 % pour les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Les Presses universitaires de France, 49, boul. St-Michel (Paris V*):

HISTOIRE GÉNÉRALE, dirigée par G. GLOTZ :

- Histoire de la Grèce**, t. I, 1925, par G. GLOTZ et R. COHEN, 634 p. in-8°, avec cartes. Prix : 40 francs.
- Histoire romaine**, t. I, fasc. I, 1926, par E. PAIS (adapté par J. BAYET); 144 p. in-8°. Prix : 12 fr. 50.

Société Les Belles-Lettres, 95, boulevard Raspail Paris (VI*):

A. JURET, *Système de la syntaxe latine*, 1926; 428 p. in-8°. Prix : 40 francs.

Librairie orientaliste Paul Geuthner, 13, rue Jacob, Paris (VI*):

- FR. HROZNY, *Code hittite*, 1^{re} partie (in-8° de 159 pages, avec XXVI planches). Prix : 36 francs.
- E. MEYER, *Histoire de l'Antiquité*, t. III, 1926; 396 p. in-8°. Prix : 40 francs.
- E. POTTIER, *L'Art hittite*, fasc. I, 1926; 100 p. in-4°, avec 121 fig. et IX planches. Prix : 62 fr. 50.

Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, Paris (VI*):

C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. VII et VIII : *Les empereurs de Trèves*, [1926]; 2 vol. in-8° de 325 et 388 pages. Prix de chaque tome : 40 francs.

Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI*):

P. JOUGUET, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, 1926; 495 p. in-8°, avec planches et cartes. Prix : 30 francs.

Chez l'auteur, Société d'histoire naturelle, Blois :

E. C. FLOBANCE, *L'archéologie préhistorique, protohistorique et gallo-romaine en Loir-et-Cher*, IV^e partie, t. I (*âge du fer*), 1926; 663 p. in-8°, avec 110 figures.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LA FACULTÉ DES LETTRES D'AIX-MARSEILLE

LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France F. 60 » | Étranger F. 60 »
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants, archivistes, ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III^e section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.